This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

[redacted]99

TRAITE'
DU
BONHEUR,

PAR MONSR.

FORMENTIN.

A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS,
Marchand Libraire dans le Pooten,
à l'Enseigne de Hugo Grotius,

CIↃ IↃ CCVII.

Vet. [illegible] A. 18[illegible]

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 JUN 1988
OF OXFORD
LIBRARY

A MESSIRE

JEAN THEVENIN,
Chevalier, Marquis de Tanlay, Baron de Thoré, Melizé, Chantelard, Rugni, & de S. Villemer, Gouverneur de la Ville de St. Denys en France.

MONSIEUR.

A qui devois-je dédier avec plus de raison le Traité du Bonheur, *qu'à vous, qui avez*

toûjours fait un ſi excellent uſage du vôtre ? Oüy, **MONSIEUR**, *on ſçait combien de familles ſont redevables à vos bien-faits de leur établiſſement & de leur proſperité, enſorte qu'en vous voyant joüir des biens de la fortune avec auſſi peu d'attachement que vous faites, il ſemble que vous ne ſoyez heureux que pour les autres : qui pourra reprocher dorénavant à cette Déeſſe qu'elle eſt aveugle, aprés avoir marqué en vous admettant au nombre de ſes favoris, un ſi juſte diſcernement ? c'eſt la recompenſe de cette generoſité,*

que

que vous avez toûjours pratiquée, dont la source ne s'est pas répanduë seulement sur les particuliers, qui ont eu le bonheur d'avoir commerce avec vous, mais sur une Ville entiere, que nous voyons délivrée par vôtre secours, d'un fardeau, sous lequel elle étoit prête à succomber. Vôtre prudence a trouvé des temperamens si doux pour accorder les interests du Roi avec le soulagement de ses sujets, qu'en vous procurant la bien-veillance de ce Prince; vous êtes encore devenu trés-agréable à ces peuples. Pour de moin-

dres services, les anciens érigeoient des statuës à leurs bienfaiteurs ; mais si cette coûtume s'est abolie par le malheur des tems, le souvenir d'une action si belle vous rendra également recommandable à la posterité, & vous couronnera d'une gloire immortelle. C'est le motif qui m'a porté à vous demander la permission de mettre vôtre nom à la tête de mon Ouvrage, persuadé que sous vôtre protection, il sera reçû favorablement du Public, qui approuvera sans doute le Zéle qui m'a excité à vous témoigner les sentimens d'estime qu'il a

pour

pour vous : j'ay recueilly les voix, tout le monde convient, MONSIEUR, *des talens extraordinaires que vous poſſedez, & on n'admire pas moins cette grandeur d'ame, qui vous éleve au deſſus des obſtacles les plus difficiles, cette droiture ineſtimable dans toutes vos actions, ce charme ſecret dont vous gagnez le cœurs, & ce bonheur qui accompagne vos entrepriſes. Tant de belles qualitez feroient la matiere d'un éloge plus étendu; mais pour ne point offenſer vôtre modeſtie, je me contiendray dans les bornes du reſpect*

EPISTRE.

que j'ay pour vous, & je n'ambitionneray seulement que l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & très-obeïssant Serviteur,

FORMENTIN.

AU LECTEUR

TOut le monde ſe plaint, chacun ſe trouve malheureux dans ſon état, voilà la commune opinion des hommes. C'eſt une erreur que j'ay entrepris de combattre dans ce petit Traité de morale, où j'eſpere prouver que ſans dreſſer des autels à la fortune, ny avoir recours à la magie, l'homme peut être l'artiſan de ſon bonheur. Dieu ne l'a point créé pour être malheureux dans ce monde, & ce

ſeroit en quelque ſorte contredire ſa ſageſſe, que d'être dans ces ſentimens. Il l'a rendu ſouverain ſur la terre, il a ſoumis tous les animaux à ſon pouvoir, & l'a comblé de richeſſes. Il ne lui a pas donné la proprieté, mais la joüiſſance, parce qu'il a voulu que l'homme préférât les délices de l'eſprit aux plaiſirs ſenſuels du corps. C'eſt dans ces biens ſpirituels, qui ſont les vrais biens qu'il doit trouver ſa felicité, & non pas dans les autres, qui n'étant que paſ-

paſſagers & periſſables, ne le peuvent rendre véritablement heureux. Je dis donc, que dés que l'homme a l'uſage de la raiſon, il eſt non ſeulement heureux dans tous les âges & dans toutes les conditions de la vie, mais qu'il ne ceſſe pas de l'être dans les differentes ſituations où il ſe trouve, quoiqu'au ſentiment du vulgaire, il paroiſſe tres-miſerable. C'eſt le plan de l'Ouvrage que je te preſente, LECTEUR, voy ſi j'ay dit la vérité.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus en ce Volume.

I. PARTIE.

On cherche le Bonheur où il n'eſt pas.

CHAP. I. *Du murmure des hommes contre la providence.* pag. 1.
CHAP. II. *Nul n'eſt content de ſon ſort.* 6
CHAP. III. *Le veritable Bonheur conſiſte dans la pieté.* 11

II. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les âges de la vie.

CHAP. I. *Du Bonheur dans la jeuneſſe.* 22
CHAP. II. *Du Bonheur dans l'âge viril.* 29
CHAP. III. *Du Bonheur dans la vieilleſſe.* 35

III. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les états de la vie.

CHAP. I. *Du Bonheur dans l'état eccleſiaſtique & dans la vie religieuſe.* 49

CHAP.

CHAP. II. *Du Bonheur dans le mariage.* 56
CH. III. *Du Bonheur dans le Célibat.* 65

IV. PARTIE.

On peut être heureux dans toutes les conditions de la vie.

CHAP. I. *Du Bonheur dans l'exercice de la Magistrature.* 71
CHAP. II. *Du Bonheur dans la profession des armes.* 79
CHAP. III. *Du Bonheur dans le Commerce.* 88
CHAP. IV. *Du Bonheur dans la profession du Barreau.* 95
CHAP. V. *Du Bonheur dans la*

la profession des beaux Arts 102.
CHAP. VI. *Du Bonheur dans la vie Rustique.* 113.

V. PARTIE.

On peut être heureux dans les differentes situations de la vie.

CHAP. I. *Du Bonheur dans l'adversité.* 124.
CHAP. II. *Du Bonheur dans l'oppression.* 132.
CHAP. III. *Du Bonheur dans la captivité.* 139.
CHAP. IV. *Du Bonheur dans l'éxil.* 146.
CHAP. V. *Du Bonheur dans la maladie.* 152.

CHAP. VI. *Du Bonheur dans la mort.* 160

natura beatos,
Omnibus esse dedit si nos voluerimus uti.

Fin de la Table.

TRAITÉ DU BONHEUR.

I. PARTIE.

On cherche le bonheur où il n'eſt pas.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE I.

Du murmure des Hommes contre la Providence.

IL n'eſt rien de plus ordinaire que d'entendre les hommes ſe plaindre de la maligni-

té de leurs étoile, ou de l'ingratitude de la fortune. Il y en a même qui par un murmure sacrilege osent accuser la Providence de les avoir abandonnez dés le berceau. Ces créatures malheureuses regardent le ciel avec indignation, au lieu que celles qui sont animées d'un esprit plus raisonnable, ont continuellement dans la bouche les loüanges du Seigneur & publient de toutes parts la reconnoissance qu'elles ont de ses bienfaits. *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?*

Ne faut-il pas que ces ames impies soient frappées d'un aveuglement terrible, pour manquer ainsi de respect envers le Souverain Autheur de la

la nature, pendant que les animaux reconnoissent l'excellence de son être, que l'Elephant adore le Soleil à genoux, que les oiseaux le saluënt de leurs chants, & qu'il n'est rien dans l'Univers qui ne s'humilie & qui ne s'anéantisse devant cette puissance suprême dont il tire son origine.

Si les hommes faisoient une attention serieuse sur eux-mêmes, ils reconnoîtroient qu'ils ne possedent rien qu'ils ne doivent à cette bonté infinie de Dieu, & que bien loin de meriter les graces qu'ils en reçoivent tous les jours, ils se rendent indignes de son amour, par leur ingratitude & par leurs offenses.

La premiere disgrace que

l'homme s'attire par l'oubli de Dieu, c'eſt d'être oublié lui-même, & abandonné à ſa mauvaiſe volonté: de là vient ce détachement fatal qui le conduiſant à l'impénitence, le livre enfin à la puiſſance étrangere du démon.

Il eſt donc bien plus avantageux à l'homme de ſe ſoûmettre innocemment à ſon Créateur, que d'attirer ſur luy ſa colere par l'injuſtice de ſes plaintes & de ſes murmures; car quel fruit peut-il attendre de cette arrogance, il ne fait qu'irriter ſes maux & augmenter le nombre de ſes afflictions, au lieu que la patience chrétienne eſt un ſacrifice agréable à Dieu, qui par de ſecrettes conſolations ſçait adoucir nos plus cuiſantes dou-

douleurs. *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus, &c.*

Peut-on refuſer d'obéïr aux loix du ciel, après ce que Dieu a promis de faire pour ſes élus? le Paradis n'eſt-il pas une aſſez grande recompenſe? eſt il quelque créature raiſonnable qui n'y doive aſpirer? C'eſt pour cette couronne que tant d'illuſtres Martyrs ont verſé juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, adorant ſans ceſſe cette puiſſance & cette bonté infinie de leur Créateur, bien loin de murmurer contre les ordres de ſa providence. Aprés leur exemple, il faudroit qu'un Chrêtien fût bien inſenſible & bien dépourvû de jugement; pour ne pas convenir qu'il doit faire tout ſon bonheur de ſe ſoûmettre

à la volonté de son Souverain, & que la plus grande gloire qu'il puisse acquerir, c'est d'être un fidele serviteur d'un si bon maître.

CHAPITRE II.

Nul n'est content de son sort.

L'Un se plaint de l'obscurité de sa naissance, l'autre de la bassesse de son éducation. Tel qui possede une charge distinguée dans la robe, & qui vit avec tranquillité, envie la fortune d'un homme de guerre, qui à acheté d'une partie de son sang, ou payé de tout son bien la dignité onereuse à la laquelle il est parvenu; l'Officier d'Armée mau-

maudit à ſon tour l'envie qu'il a eu de chercher ſon avancement dans les emplois de la guerre, & regrette les occaſions qu'il a perduës, de prendre un état plus paiſible & plus convenable à ſes intereſts. Il y en a d'autres qui pouſſent plus loin leur extravagance, ils ſe dépoüillent des emplois qu'ils ont exercez long tems avec honneur, pour en prendre de nouveaux dans leſquels n'étant pas verſez & n'en pouvant dignement remplir les fonctions, ils s'attirent la riſée & le mépris des peuples, dont ils avoient fait auparavant l'admiration.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus,
Quam ſcit uterque libens cenſebo exerceat artem.

Horat.

Cet égarement provient, ſelon le ſentiment d'Horace, d'un principe d'avarice qui ſe trouve dans le cœur de la plûpart des hommes; quelques uns s'imaginent que pendant qu'ils ont beaucoup de peine dans leur employ, pour gagner ſimplement de quoy faire ſubſiſter leur famille, les autres obtiennent avec plus de facilité de la fortune de quoy s'élever aux plus hautes dignitez & ſe rendent ainſi malheureux, parce qu'ils ne conſiderent dans les riches que le fruit qu'ils recueillent de leurs travaux, ſans ſe repreſenter les fatigues qu'ils eſſuyent & les dangers où ils s'expoſent pour réüſſir dans leurs entrepriſes.

Inde

Inde fit ut rarò qui se vixisse beatum
Dicat, & exacto contentus tempore vitæ
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.
Idem.

Ce foible des hommes les porte pour l'ordinaire à des vices qui les rendent insupportables ; il engendre l'envie, monstre ennemi de la societé : cette douleur secrette qu'on a de la prosperité d'autruy, en tant qu'elle semble diminuer la nôtre, met la division par tout ; elle sépare les amis ; elle brouille les parens ; elle apporte la guerre où regnoit la paix ; elle infecte de son venin l'innocence la plus pure ; l'envieux ne

ſçauroit ſupporter ſes ſuperieurs, parce qu'il ne peut s'égaler à eux ; il ne peut ſouffrir ſes égaux parce qu'ils s'eſtiment autant que lui ; il foule aux pieds ſes inferieurs, parce qu'ils font tous leurs efforts pour l'atteindre.

Il ne s'en tient pas là, quand il ne trouve pas l'occaſion de renverſer la fortune de celui dont il ne peut ſouffrir l'élevation, il a recours à la médiſance, pour tâcher de ternir ſa renommée ; il attribuëra au hazard ce qui eſt l'effet ou de l'eſprit ou de la valeur, ou du merite de ſon ennemi ; il étudiera ſa condition, ſa famille & ſa généalogie pour les déchirer.

Le ſage au contraire ſe contente des avantages qu'il a reçûs

reçûs de la providence ; il n'ambitionne rien au delà ; il voit avec joye la prosperité des autres ; il ne se sert d'aucun artifice pour la detruire ; leur bonheur augmente le sien.

CHAPITRE III.

Le véritable bonheur consiste dans la pieté.

IL est ridicule à l'homme d'attaquer la sagesse de Dieu, en lui imputant la cause de son malheur, ne devant l'attribuer qu'à lui-même, & pouvant trouver dans son propre fonds de quoi le convertir en une felicité sans pareille ; c'est en

heur que celui qui sort d'un bien véritable, car les biens que le vulgaire des hommes recherche avec tant d'empressement, ne sont pas de vrais biens; s'ils étoient de vrais biens, ils n'enrichiroient que les gens d'honneur & rendroient heureux ceux qui les possedent : il n'y a donc point d'apparence de croire le véritable bonheur celui qui ne tire point son origine des vrais biens.

Or comme c'est le bonheur qui nous fait vivre délicieusement, nul ne peut avoir cet avantage que celui qui vit dans la pieté, c'est-à-dire qui joüit des biens véritables, car la pieté seule est capable de rendre l'homme heureux, en l'unissant à Dieu qui est le sou-

ſouverain bien; c'eſt-pourquoi ceux qui donnent dans de fauſſes apparences, & qui négligent les ſolides voluptez de l'ame, pour courir après les vanitez du ſiecle, ne ſont pas bien ſenſez.

Il eſt vray que pour arriver à cette haute pieté, il faut ſe priver des plaiſirs, mépriſer les richeſſes & fuir les honneurs; mais qui ne ſçait pas que ce n'eſt point tout cela qui rend la vie heureuſe, & qu'au contraire c'eſt ce qui la remplit de chagrin & d'inquiétude? car il faut convenir qu'il n'y a que de l'opinion dans l'attache qu'ont les hommes pour ces faux plaiſirs, & que ceux qui croyent en joüir le plus parfaitement en ſont le plus éloignez. Rien n'eſt ſi

doux

doux que la vengeance à un homme insulté, mais aussi-tost que les premiers mouvemens de sa colere sont passez, cette douceur se change en amertume, de même que l'eau d'une source corrompuë ne peut avoir qu'un mauvais goût; ce qui nous marque évidemment que ces sortes de volupetz, qui ne tirent leur origine que des faux biens, sont trompeuses, & ne peuvent produire à l'homme une véritable félicité.

Quand même ce qui n'est point volupté en porteroit le nom, considerons de quelles douleurs sont accompagnez ces faux plaisirs, lors qu'aprés une débauche, vous êtes attaqué d'une grosse fiévre, d'un mal de tête ou d'un flux

flux de ſang; que vous avez un vomiſſement continuel; que vôtre eſtomac ne peut plus rien ſupporter; que tout le corps vous tremble; que vous devenez ſtupide; que vous n'avez plus de memoire, & qu'à toutes ces diſgraces, ſuccede encore la perte de vôtre fortune & de vôtre réputation. Epicure a-t-il jamais approuvé une volupté ſemblable? il auroit plûtôt conſeillé aux hommes de la fuir.

Le ſort des impudiques n'eſt pas moins funeſte, lors qu'aprés un excez de plaiſir, ils tombent dans une paralyſie, ou dans quelque maladie encore plus fâcheuſe.

Outre que ce plaiſir défendu qui chatoüille les ſens,

dure peu, & qu'il a des ſuites ſi dangereuſes, il eſt preſque toûjours accompagné de l'indigence, qui eſt la plus inſupportable de toutes les afflictions ; & ſuppoſé que l'indigence & les maladies ne ſuivent pas toûjours la luxure, il eſt conſtant que le remords de la conſcience en eſt inſéparable ; il prévient même les voluptueux, & pluſieurs dans les tranſports du plaiſir, en ont été vivement pénétrez, quoi qu'il y en ait qui paroiſſent alors dépourvûs de tout ſentiment.

Ipſoque ex fonte leporum
Surgit amari aliquid quod
in ipſis floribus angat.
Lucret.

Mais ceux-là ſont encore plus

plus à plaindre que les autres, car qui eſt-ce qui n'aimeroit pas mieux ſentir ſon mal que d'eſtre ſtupide? ſi le feu de la cupidité, comme une autre yvreſſe, ou l'habitude au mal, endurciſſent les hommes juſqu'à les rendre inſenſibles à la douleur, lorſque l'enchantement vient à diſparoître, & que les voluptueux qui ont vieilli dans le crime, voyent approcher la mort, traînant à ſa ſuite les châtiments de l'éternité, quelle frayeur n'en doivent-ils point avoir? c'eſt alors que la conſcience, qui avoit été aſſoupie pendant tant d'années, ſe réveille, & les tourmente avec d'autant plus de rigueur, qu'elle leur a donné

né plus de temps pour se reconnoître ; la vieillesse étant déja assez triste d'elle même, par le grand nombre d'infirmitez qui l'accompagne, est encore plus miserable, quand elle est bourrelée par les reproches continuels de la conscience, les assemblées, les folles amours, les grands repas, & tous ces divertissements qui paroissoient agreables à un jeune homme dans son printemps, lui deplaisent dans l'arriere-saison ; il n'a dans cet âge mélancolique & solitaire d'autre consolation n'y d'autre support, que le souvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'espoir d'une vie plus heureuse : si au contraire il est accablé du double regret d'avoir mal

vécu

vécu, & de ſe voir privé des recompenſes du Ciel, que peut-on s'imaginer de plus malheureux?

Mais celui qui eſt dans la grace de Dieu, eſt en poſſeſſion du véritable bonheur, il nage dans la volupté & dans la joye : car il ne faut pas s'étonner de voir une joye ſurnaturelle où eſt Dieu, qui eſt la ſource de tous les plaiſirs; il ſe trouve par tout où il voit une conſcience pure; où Dieu ſe trouve, le Paradis eſt ouvert; où eſt le Paradis, eſt néceſſairement la béatitude, & c'eſt dans la béatitude que ſe rencontre la véritable joye.

TRAI-

TRAITÉ DU BONHEUR.

II. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les âges de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans la jeuneſſe.

IL n'eſt pas difficile de ſe perſuader qu'on eſt plus heureux dans la jeuneſſe, que dans tout autre âge de la vie, l'innocence des mœurs, toûjours agréable à la ſageſſe in-

infinie de Dieu, attire sur les jeunes gens des graces qu'il n'accorde pas aux vieillards avec la même facilité, *sinite parvulos venire ad me.*

Dés que cette jeunesse brillante commence à paroître sur le théatre du monde, accompagnée de tous ses agrémens, elle n'y reçoit que des applaudissemens & des caresses, elle ne connoît point l'amertume des soucis, elle n'essuye point la fatigue des voyages, & n'est point exposée aux perils des combats; elle est suivie des ris & des jeux, elle ne marche que sur des roses, ou sur des tapis de fleurs; dans la paix profonde dont elle jouït, dans les délices continuelles dont elle se rassa-

sie,

ſie, qui pourroit diſconvenir de ſon honheur ?

Multa ferunt anni venientes commoda ſecum.

Horat.

J'ay établi d'abord le bonheur de cet âge ſur ſon innocence, car ſi les enfans reçoivent de leurs peres une mauvaiſe éducation, & ſi par les commencemens d'une vie libertine, ils écartent les benignes influences que le ciel étoit prêt de répandre ſur eux, ils ne poſſederont pas long-temps le treſor de la félicité ; or comme la jeuneſſe n'a pas l'experience qui pourroit la garentir des écueils de la débauche, il eſt de la prudence

ce des parens de prendre un ſoin particulier de ceux que la providence leur a confiez, & de prévenir le déreglement où ils pourroient tomber par leur négligence. Il eſt d'autant plus facile aux gens d'honneur, que pour l'ordinaire les bons engendrent les bons, & qu'on ne voit point naître un milan d'une tourterelle. Il faut donc que les parens eux-mêmes faſſent tous leurs efforts pour ſe rendre vertueux, qu'ils enſeignent de bonne heure à leurs enfans les preceptes de nôtre Religion; qu'ils leur donnent de beaux ſentimens, & qu'ils ne leur montrent que de bons exemples, car on doit bien prendre garde de

quelle liqueur on abreuve un vaisseau neuf.

Quo semel est imbuta recens
servabit odorem
Testa diu.

Horat.

On ne sçauroit prendre cette précaution trop tost, & il y a beaucoup de danger dans la demeure à cet âge tendre, une ame est plus susceptible des bonnes impressions, & il est constant qu'un vieillard ne peut estre véritablement pieux, s'il n'en a pris l'habitude dans sa jeunesse; c'est le temps où l'on apprend toutes choses avec facilité.

Pour conserver le bonheur de cette innocence, il ne

ne ſuffit pas d'inſpirer à la jeuneſſe les ſentimens de la pieté, ſi on n'a ſoin de l'élever au travail & à l'étude, ſi on ne lui fait un monſtre de l'oiſiveté, elle tournera du côté de la molleſſe, & ſuivant le penchant que l'homme a naturellement pour les plaiſirs, elle quittera ſes bonnes habitudes, pour s'abandonner au torrent de ſes paſſions.

J'exhorte un jeune homme à former d'abord le deſſein d'acquerir la vertu, & comme il eſt impoſſible d'y réüſſir ſans une grace particuliere du ciel, il faut qu'il demande tous les jours à Dieu qu'il la lui accorde, & en attendant qu'il puiſſe l'obtenir par ſes prieres, il

doit tâcher de la meriter par ſes bonnes œuvres.

D'ailleurs il faut qu'il évite la compagnie des libertins, qu'il ne fréquente que ceux dont la converſation eſt honnête & la conduite irréprochable, afin de profiter de leur exemple, car les entretiens trop libres corrompent les mœurs, & de la maniere dont on vit aujourd'hui, il faudroit demeurer dans une ſolitude pour ne ſe point trouver parmy les méchans.

De même qu'une terre devient abondante par le ſoin qu'on prend de la cultiver, ce jeune homme ayant eu au commencement de bons preceptes, ayant été accoutumé au tra-

travail & à l'étude, & élevé avec des enfans de bonnes mœurs, à mesure qu'il avancera en âge, il augmentera en vertus, & produira dans la saison des fruits qui recompenseront sa famille de la bonne éducation qu'elle luy aura donnée.

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans l'âge viril.

QUoi que j'aye couronné la jeunesse de fleurs, je ne prétens pas que l'homme dans l'âge viril, ne marche que sur des épines: chaque saison de la vie a son different bonheur; s'il a perdu ces douceurs qui lui

rendoient ſon printemps ſi agréable, il en eſt ſuffiſamment récompenſé par les connoiſſances que la maturité de ſon éſprit lui dévelope tous les jours, & par l'expérience qu'il s'eſt acquiſe; cette jeune plante qui eſtoit le joüet des vents, eſt devenuë un cheſne majeſtueux, dont la ſolidité eſt à l'épreuve des tempeſtes les plus furieuſes; cette jeuneſſe inconſiderée qui ſe portoit continuellement juſques ſur le bord des précipices, eſt préſéntement eclairée d'un flambeau, à la clarté duquel elle ne fera plus de faux pas, l'homme, riche de ſon propre fonds, n'a plus beſoin de ſecours étrangers; il n'avoit rien à

lui-

lui dans sa jeunesse ; tout son bien estoit entre les mains de ses parens ; sa majorité l'en a rendu le maître ; cette indépendance balancée avec les frivoles plaisirs de la jeunesse, ne doit-elle pas emporter la préférence du bonheur ? il va commander où il vivoit dans la soumission ; il va enseigner où il alloit s'instruire ; il va exercer la liberalité où il languissoit par son indigence ; ce changement n'a-t-il pas dequoi le dédommager des douceurs qui lui sont échapées, car pourveu qu'il sçache faire un bon usage des talens qu'il a reçûs de la nature & des instructions qui lui ont esté données dans sa jeunesse, il ne tiendra qu'à lui

de conſerver ſon bonheur.

C'eſt dans cet âge que l'homme fait choix d'un genre de vie & d'une profeſſion qui puiſſent l'établir dans le monde ; il y en a de pluſieurs ſortes, chacun conſulte là-deſſus ſes inclinations & ſes facultez ; il y a bien des gens qui aiment la vie privée : mais quoi qu'elle ait beaucoup d'agrémens, principalement ſi l'étude eſt une de ſes occupations ordinaires, je conſeillerois plûtôt à un honnête homme de prendre de bonne heure un emploi ou une charge qui le mette à couvert du mépris, qui ne ſoit point onereuſe au peuple & qui ne lui faſſe point d'ennemis dans ſa Province,

ce, dans laquelle au contraire il puiſſe trouver l'occaſion de rendre ſervice à ſes amis; il faut pour ſe rendre heureux qu'il borne là ſon ambition & qu'il exerce cette charge de ſorte qu'elle reçoive plus d'éclat de ſon miniſtere, qu'il n'en emprunte du rang qu'elle lui donne. Je veux encore qu'il ne ſe mêle d'aucune intrigue, qu'il ne cherche point à s'enrichir des dépoüilles d'autrui, & qu'il ait de l'horreur pour ces entrepriſes qui rendent les gens odieux au public; ſi ſans y penſer il a déplû à quelqu'un, qu'il l'appaiſe par une prompte ſatisfaction, plûtôt que d'avoir une querelle à ſoûtenir;

qu'il évite le procés autant qu'il lui eſt poſſible, & qu'il relâche quelque choſe de ſes intereſts à ſon adverſe partie, plûtôt que de perdre ſon amitié & ſon repos, qu'il en uſe avec beaucoup de douceur dans toutes les rencontres, qu'il n'inſulte perſonne, qu'il faſſe bon viſage à tout le monde, qu'il ſaluë & qu'il rende la civilité qu'on lui fait agréablement, qu'il ne contrediſe jamais qui que ce ſoit, qu'il ne blâme point les autres, qu'il ne s'eſtime pas plus qu'eux, qu'il ne confie point ſon ſecret, qu'il ne révele point celui de ſon ami, qu'il ne ſoit point curieux des affaires qui ne le regardent pas, qu'il

qu'il ne s'entretienne des abſens que pour en dire du bien : il eſt ſeur que par cette conduite il ſera aimé & conſideré de tout le monde, & qu'il maintiendra aiſément le bonheur que la Providence a attaché à ſon âge.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans la vieilleſſe.

TAYLOR INST. OXFORD

CElui qui a vécu dans l'honneur ne doit point regretter ſon jeune âge ; c'eſt la marque d'un eſprit bien fait d'obéïr ſans répugnance aux loix de la nature : cette ſage mere ayant ſi bien partagé l'homme dans ſon

ſon printemps, ne laiſſera pas ſon ouvrage imparfait, en l'abandonnant dans l'arriere ſaiſon.

Les raiſons les plus ordinaires pourquoi la vieilleſſe nous ſemble malheureuſe, ſont.

1o Qu'elle nous empêche d'agir commodément à nos affaires.

2o Qu'elle rend le corps foible & infirme.

3o Qu'elle nous ôte l'uſage des plaiſirs.

4o Qu'elle approche de la mort.

Examinons ces quatre raiſons, & voyons ſi on les peut combattre.

A l'égard de la premiere, je dis qu'un vieillard n'agit pas à la verité ſi promptement

ment qu'un jeune homme, mais que ce qu'il fait eſt bien meilleur; ce n'eſt point par la vîteſſe ny par la legereté de leur corps que les hommes executent les grands deſſeins, mais par la maturité de leur eſprit, par le poids de leur authorité, & par la ſageſſe de leurs conſeils.

Il ne faut donc pas s'imaginer que la vieilleſſe n'eſt propre à rien: c'eſt comme qui diroit qu'un Pilote eſt inutile dans un vaiſſeau, parce que pendant qu'une partie des jeunes matelots monte au maſt, que l'autre court ſur le tillac ou vuide l'eau de la ſentine, celui qui tient le gouvernail eſt aſſis à ſon aiſe ſur la pouppe.

Le vieillard n'eſt point pareſſeux, au contraire il aime le travail, principalement s'il en a pris l'habitude dès ſes jeunes années

Sophocle fiſt des tragedies juſqu'à une extrême vieilleſſe, & comme il préferoit l'étude au ſoin de ſes affaires domeſtiques, ſes enfans demanderent ſon interdiction en juſtice, il lût aux Juges la derniere piéce de théâtre qu'il avoit faite, & leur demanda s'ils trouvoient que ce fût là l'ouvrage d'un fol ● les Juges ayant reconnu au contraire ſa grande capacité, le renvoyerent abſous.

La vieilleſſe n'empêcha point *Heſiode*, *Iſocrate*, *Homere*, *Pythagore*, *Demo-*

mocrite, *Platon*, *Diogene* & quantité d'autres de vaquer à l'étude de la Philoſophie, ils y eurent encore plus d'application dans cet âge qu'ils n'en avoient eu auparavant.

Malherbe illuſtre écrivain de nos jours, parle en ces termes de ſa vieilleſſe.

Les puiſſantes faveurs dont
Parnaſſe m'honore.
Non loin de mon berceau commencerent leur cours.
Je les poſſeday jeune, & les
poſſede encore.
A la fin de mes jours.

Si la vieilleſſe eſt ſujette à quelques infirmitez, il n'y a pas lieu de s'en étonner, puiſque la jeuneſſe même n'en eſt pas exemte, la plus

plus commune eſt le défaut de la memoire ; *Ciceron* allegue une aſſez plaiſante choſe là-deſſus. J'ay bien connu des vieillards (dit-il) mais je n'en ay pas vû un qui eût oublié l'endroit où il avoit caché ſon tréſor.

Appius avoit neuf enfans chez lui, il éſtoit borgne & fort âgé, cependant ſa maiſon n'en éſtoit pas moins bien gouvernée, il étoit vigilant, laborieux, & ne ſuccomboit point ſous le poids de ſes années ; il commandoit abſolument ; ſes enfans l'aimoient ; ſes ſerviteurs le craignoient ; jamais pere de famille n'accorda ſi bien l'authorité avec la douceur.

L'Orateur Romain rapporte

porte aprés Homere que Neſtor ayant vécu trois fois l'âge d'un homme, eſtoit encore tres-éloquent, *ex ejus lingua* (ditil) *melle dulcior fluebat oratio.*

Si la vieilleſſe manque de force, elle n'en a pas beaucoup affaire; le Senat n'eſt compoſé que de vieillards, dequoi ſerviroit à un Senateur la force du corps du gladiateur Milon, celle de l'eſprit lui eſt bien plus néceſſaire.

On reproche encore aux vieillards qu'ils ne ſont plus propres aux plaiſirs, ce n'eſt pas un grand inconvenient pour eux de perdre une choſe qui eſt pernicieuſe aux jeunes gens mêmes, en ce qu'elle leur ôte le goût de

la

la vertu, au contraire c'eſt un avantage pour les vieillards que l'âge faſſe en eux ce que la raiſon ne ſçauroit faire.

La mort eſt le crime de la vieilleſſe, mais c'eſt un crime pardonnable, puiſque la mort eſt commune à tous les hommes.

Chacun doit être ſatisfait du temps qui lui a eſté donné pour vivre; la vie eſt aſſez longue pourvû qu'on en veüille bien uſer.

Le printemps produit des fleurs en attendant les fruits, & la jeuneſſe feme pour recueillir; les fruits de la vieilleſſe, ſont le ſouvenir des bonnes œuvres, & l'abondance des vertus acquiſes. Tout

Tout ce qui arrive selon le cours de la nature, doit passer pour un bien, qu'y a-t-il de plus naturel aux vieillards que de mourir ? Ce qui arrive aux jeunes gens contre la regle ordinaire, ne doit pas paroître étrange aux vieillards ; la jeunesse qui meurt, est comme un fruit qu'on arrache de l'arbre : quand il est meur il tombe de lui-même, la vieillesse en fait autant, il n'y a rien là de surprenant ny de facheux.

On a des inclinations dans la jeunesse qu'on n'a plus dans l'âge viril, on en a dans l'âge viril qu'on n'a plus dans la vieillesse : quand elles sont satisfaites ou éteintes, il est temps de mourir. D'ail-

D'ailleurs la vieilleſſe n'a pas de moindres avantages que les autres âges de la vie.

La ſageſſe qui eſt un des appanages de cet âge, eſt une acquiſition aſſez précieuſe à l'homme pour meriter tous ſes empreſſements, & l'empêcher de regretter l'écoulement de ſes premieres années, puiſqu'il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe le rendre heureux. *Platon* nous enſeigne qu'il n'eſt rien de ſi beau, ni de ſi aimable que la ſageſſe, & que ſi elle pouvoit ſe voir des yeux du corps, tous les hommes en deviendroient épris

Dans la vieilleſſe l'homme delivré de la tyrannie de ſes paſſions, commence à

reſpirer une liberté dont il avoit ignoré les douceurs pendant le tumulte de ſon jeune âge ; il mépriſe la terre, il n'eſt plus occupé que des deſirs du ciel ; il ſouhaitte de terminer avec gloire une carriere qu'il a fournie avec danger, le ſouvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'eſpoir d'une vie plus heureuſe, verſent dans ſon ame des conſolations qui lui rendent ſon ſort tres ſupportable.

Si la vieilleſſe a encore du goût pour l'étude, rien n'eſt plus agreable que ſon oiſiveté.

La place d'honneur qu'on céde au vieillard dans tous les lieux où il ſe rencontre, n'eſt pas encore un des moindres

dres agrémens de son état ; la troupe de jeunes gens qui s'assemble autour de lui pour prendre ses conseils, ne flatte pas peu son amour propre, la déférence qu'on a pour ses sentimens, la confiance qu'on prend dans sa parole, les égards qu'on a pour ses démarches, sont des plaisirs assez sensibles pour lui faire oublier une partie des incommoditez de son âge.

Les Lacedemoniens avoient tant de vénération pour les vieillards étrangers ; qu'ils leur donnoient séance dans leurs assemblées.

Chez les Romains, quand les Senateurs alloient aux opinions, on préferoit celle

le du vieillard à celles des autres, quoi qu'ils fuſſent plus élevez en dignité.

Baucis & *Philemon* eſtoient ſi heureux ſur la terre, quoyque dans une extrême vieilleſſe, qu'ils firent envie à Jupiter & à Mercure de deſcendre du ciel, pour venir goûter avec eux les plaiſirs d'une vie ſi délicieuſe.

Je finirai par le plus grand des avantages de la vieilleſſe, & la recompenſe de ceux qui ont bien vécu, qui eſt une floriſſante poſtérité: avec quel plaiſir ce vieillard ſe voit-il renaître dans cette nombreuſe famille, qui forme dans ſa maiſon une petite armée pour ſa defenſe? les hon-

honneurs qu'il en reçoit, les secours qu'elle lui procure, ont des charmes capables d'enchanter ses plus vives douleurs, *filii ejus sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ.*

TRAITÉ DU BONHEUR.

III. PARTIE.

On peut être heureux dans tous les états de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans l'Etat Eccleſiaſtique & dans la vie Religieuſe.

APrés avoir prouvé dans la premiere partie de cet ouvrage que

le bonheur de l'homme consiſte dans la pieté, je ne crois pas qu'il ſoit difficile de perſuader que l'état Eccleſiaſtique, & celui de la vie Religieuſe, ſont les plus heureux de la vie par rapport à leur dignité, l'uſage continuel des Sacremens, & les occaſions toûjours préſentes d'exercer la charité, & de pratiquer les bonnes œuvres.

Si le Prêtre penetré des Myſteres de nôtre Religion, annonce l'Evangile avec autant de zele que de capacité, s'il exhorte les malades, s'il conſole les affligez, s'il remontre aux pécheurs, s'il tâche de les convertir, & s'il s'acquitte dignement des emplois qui lui ſont com-

commis; il obtient la grace de Dieu, qui eſt la ſource du véritable bonheur; il répand de toutes parts une odeur très-agréable de ſes vertus.

Il s'applaudit d'avoir renoncé aux vanitez du ſiecle : heureux de n'être plus engagé dans l'embaras qu'il traîne à ſa ſuite; il n'a que le ſoin de s'unir à Dieu, d'écouter ſa voix, d'obéïr à ſa volonté, il en reçoit les forces & les conſolations qui lui ſont neceſſaires pour ſupporter patiemment les ennuis de cette vie, & c'eſt dans ce commerce divin qu'il goûte des plaiſirs qui ſont bien d'une autre nature que ceux dont on ſe repaît dans le monde.

Les ſecours ſpirituels qu'il peut rendre tous les jours aux affligez, ne lui ſont pas d'une mediocre utilité, & lui procurent beaucoup de gloire : un Prêtre charitable a autant d'amour pour ſon prochain que pour ſoi-même, il fait l'aumône aux pauvres, il viſite les priſonniers, il remet la paix dans les familles deſunies, il prend ſoin des malades dans les hoſpitaux, l'ardeur de ſa charité le tranſporte par tout où il croit ſa préſence utile pour le ſoulagement, & pour la conſolation de ſes freres, c'eſt là toute ſon occupation & tout ſon bonheur.

L'état de la vie religieuſe, comme plus détaché du mon-

monde, me paroît encore plus heureux.

Le Religieux qui veut plaire uniquement à Dieu, & qui regarde la Croix où il a été attaché, comme la bousſole qu'il doit ſuivre pour arriver au port de l'éternité, mene une vie très-délicieuſe, *ſolatium exilii noſtri.* Ce n'eſt pas une choſe ſi difficile que d'obéir à un honneſte homme de Prieur, qui l'exhorte à la penitence; ou à lire l'Ecriture ſainte, qui l'accompagne à l'Egliſe, & qui ne lui commande que des choſes utiles pour ſon ſalut.

L'uſage continuel de la priere, qui doit être ſon principal exercice, l'entretient dans un état de grace

qui doit lui cauſer une véritable felicité ; il chante continuellement les loüanges de Dieu ; il fait ſur la terre ce que les Anges font dans le Ciel ; il n'eſt point expoſé aux occaſions perilleuſes du péché : la lecture de l'Evangile & des Peres de l'Egliſe nourrit ſon ame des preceptes de la vertu & des ſentimens de nôtre Religion ; rien ne le détourne des douces occupations de ſon état ; la compagnie de tant d'amis ſages & pieux le délaſſe des ennuis de ſa ſolitude ; il ſe plaît à voir la Majeſté des temples & la magnificence des autels, où l'on fait ſi dévotement l'Office divin ; il a la clef de cette ample Bibliotheque où

où il va puiser quand il veut des tresors de pieté & d'érudition, sans parler de ces cloîtres & de ces jardins spacieux, où il peut prendre avec ses confreres une recréation honneste : enfin de quelque côté qu'il porte sa vuë, il ne voit point d'objet qui ne lui plaise & qui ne l'entretienne de son bonheur.

Cette chaste épouse de Jesus-Christ, qui a preferé la demeure du cloître à un établissement pompeux dans le monde, doit goûter la même felicité en faisant les mêmes exercices : c'est une tourterelle dont la fidelité est tres-agréable à Dieu, dés qu'il entend

ſa voix, il eſt toûjours prêt à lui accorder les graces que mérite l'attache qu'elle a pour lui, dans la retraite qu'elle s'eſt choiſie. *Columba mea in foraminibus petræ.*

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans le mariage.

DIeu qui a mis une partie de ſa gloire dans la propagation du genre humain, a attaché à l'état du mariage les douceurs les plus ſenſibles de la vie : c'eſt ce qui a fait dire aux Poëtes que Venus (qu'ils font préſider au mariage) a une ceinture de l'ouvrage de Vulcain, où ſont attachez tous les attraits

traits & les plus doux remedes de l'amour, qu'elle met autour d'elle, toutes les fois qu'elle veut lui plaire, afin de nous faire comprendre que le devoir de la femme eſt de ſe rendre agréable en toutes choſes à ſon mary; & de ne rien faire contre ſa volonté, parce que la felicité du mariage dépend de cette union tendre & réciproque, que l'amour a fait naître entre les deux époux.

Celui qui veut être heureux dans l'état du mariage, ne doit pas ſe regler ſur quantité de gens qui aiment ſans choix la premiere venuë. Il faut qu'il cherche une perſonne de merite, avant que de l'ai-

mer : car le but du mariage n'eſt pas de ſatisfaire les ſens, c'eſt plûtôt une union de l'eſprit que du corps. Ils ne doivent ſouhaiter des enfans, qu'afin de les élever pour la gloire de Dieu & l'utilité de la republique.

Celle qui veut s'engager dans cet état, ne doit pas moins prendre de précautions, ny de meſures. Il faut d'abord qu'elle s'informe en qu'elle réputation celui qui la recherche eſt dans le monde, comment il en uſe avec ſes amis, & les gens avec qui il a commerce. Qu'elle implore l'aſſiſtance du Ciel, afin qu'il lui inſpire ſa volonté; qu'elle obtienne le conſen-

tement

tement de ſes parens ; & qu'elle prenne plûtôt conſeil de la raiſon que de l'amour. Tout ce que nous faiſons par le mouvement de cette paſſion flateuſe ne peut nous produire qu'une ſatisfaction paſſagere, mais ce que la raiſon nous perſuade nous plaît toûjours.

Aprés s'être embarqué ſur cette mer orageuſe, ſous de ſi heureux auſpices, il eſt eſſentiel aux deux époux, pour affermir d'abord l'union conjugale, d'avoir beaucoup d'égards & de complaiſance l'un pour l'autre ; l'amour qui n'a que la beauté pour fondement, n'eſt pas de durée.

Le prémier ſoin que doit avoir la femme, c'eſt d'étudier l'humeur & les inclinations de ſon mary, de remarquer en quelles rencontres il eſt chagrin ou joyeux, & ce qui peut l'irriter ou lui plaire; à peu prés comme ceux qui veulent apprivoiſer des Elephans, des Lions, ou de ſemblables animaux, qu'on ne ſçauroit dompter par la force. Car enfin, que ne doit point mettre en uſage une femme pour gagner l'eſprit de ſon mary, avec qui il faut qu'elle ne faſſe qu'un lit & qu'une table, le reſte de ſes jours?

Aprés avoir obſervé tout cela, il eſt neceſſaire qu'elle s'accommode à ſon hu-

humeur, & qu'elle tâche de ne lui donner aucun sujet de se plaindre. Premierement en ce qui concerne le soin des choses domestiques, qui est l'employ ordinaire des femmes; qu'elle prenne garde de ne rien obmettre de ce que son mary souhaite, & que tout se rapporte à sa volonté, jusques dans les bagatelles.

Si elle voit son époux de mauvaise humeur, il ne faut pas qu'elle soit assez indiscrette pour rire ni pour badiner en sa présence, comme bien des Femmes ont coûtume de faire; mais qu'elle prenne aussi-tôt un visage triste & inquiet; car de même qu'une bonne glace rend fidelement l'image de

celui qui s'y contemple, il faut auſſi que la femme ſe conforme en tout à l'humeur de ſon mari; de ſorte qu'elle ne ſoit pas gaye quand il eſt triſte, ni triſte quand il eſt gay. Si par hazard il eſt plus emporté qu'à l'ordinaire, elle doit l'adoucir par des paroles engageantes, ou ſe retirer ſans rien dire, juſques à ce qu'elle voye ſon eſprit calme, & qu'elle ait trouvé un tems favorable pour y remédier. Pour cela, il faut qu'elle choiſiſſe un lieu commode & ſans témoins; alors elle peut lui remontrer doucement, ou plûtôt le prier de donner un meilleur ordre à ſes affaires, d'avoir plus de ſoin de ſa réputation ou de ſa ſanté; encore

core est-il necessaire que cette réprimende soit assaisonnée de caresses & d'enjoüement, & aprés lui avoir dit ses sentimens sur sa conduite, elle doit tourner adroitement le discours sur un sujet plus agréable; car le défaut des Femmes, c'est de ne pouvoir finir quand elles ont commencé de parler.

Il faut bien qu'elle se donne de garde, sur tout de repréndre jamais son époux en presence de personne, ny de s'entretenir de leurs differens hors de la maison. Il est plus aisé d'accommoder une affaire qui n'a point eu d'autres témoins que les deux parties, qu'une qui a fait de l'éclat, s'il s'est passé quelque chose de nature à ne pou-

pouvoir ſouffrir, où même tout l'eſprit d'une Femme ne puiſſe apporter de remede, il eſt plus à propos qu'elle s'en plaigne aux parens de ſon Mari qu'aux ſiens, mais de maniere qu'il paroiſſe toûjours, que ſi elle a de l'averſion pour ſes défauts, elle n'en a aucune pour ſa perſonne; il eſt auſſi de ſa prudence d'en taire une partie, afin que l'époux reconnoiſſant la diſcretion de ſa Femme, l'en éſtime davantage & l'en aime plus volontiers.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Célibat.

LA liberté du Celibat eſt un bonheur inconteſtable. *Optima libertas omni pretioſior auro.*

Si l'homme ſçait faire un bon uſage de cette liberté, c'eſt-à-dire, qu'il employe utilement le tems que l'indépendance de ſon état lui donne, il peut ſe rendre très-heureux. Or le tems le mieux employé eſt celui qu'on donne au ſervice de Dieu : celui qui vit dans le Celibat, doit s'y attacher plus exactement qu'un autre, parce qu'il peut le faire

re plus commodement. Le pere de famille occupé de ſes affaires domeſtiques, n'a pas toûjours le tems qu'il voudroit donner à l'exercice de la pieté & à la pratique des bonnes œuvres. L'autre plus oiſif doit ſe faire une obligation d'employer une partie de la journée au culte qu'il faut rendre à ſon Souverain. Celui qui n'a point de femme (*dit S. Paul aux Corinthiens chap.* 7.) s'occupe des choſes qui regardent le Seigneur, & du ſoin de lui plaire. Ce que je dis pour vous porter à un état qui eſt honorable, & qui vous donnera la facilité de prier le Seigneur, ſans aucun obſtacle.

Aprés

Aprés cela, rien ne l'empêche de vaquer à l'exercice de ſa préfeſſion ; ou à l'étude des belles lettres, de fréquenter des gens d'érudition, d'aller aux ſpectacles dignes de la curioſité d'un honnête homme, de voir ſes amis, de prendre avec eux tous les plaiſirs qui ne ſont point contraires aux bonnes mœurs, & qui entretiennent agréablement la ſociété, rapportant toutes ſes actions à la volonté & à la plus grande gloire de Dieu. *Deus nobis hæc otia fecit.*

Qui pourroit diſputer de la félicité avec un homme de ce caractere ? il eſt exémt des déplaiſirs que cauſe ſouvent aux péres de fa-

famille le mauvais naturel de leurs enfans, quelque bonne éducation qu'ils leur ayent donnée. C'eſt l'habitant d'une terre ferme, qui voit de loin le danger de ceux qui navigent ſur une mer agitée; s'il lui arrive quelque accident, il ſouffre ſeul, ſa douleur ne redouble ny ſe multiplie par le nombre de ceux qui ſouffriroient avec lui. Il eſt en état de ſecourir ſes amis, de les conſoler, de les enrichir; il en a le rems, il en a le pouvoir: l'un & l'autre lui en inſpirent la volonté. Il n'eſt point borné dans ſa fortune, il porte loin ſes eſperances, chacun s'empreſſe à rechercher ſon amitié & lui fait des offres de

de ſervice; s'il eſt riche, les femmes ſe l'arrachent des mains; s'il eſt pauvre, il trouve plus facilement des reſſources, il lui faut ſi peu de choſe, que ce qui ne ſuffiroit pas pour faire ſubſiſterhonnêtement une famille, peut le mettre fort à ſon aiſe dans le monde, il ne tient qu'à lui de ſe choiſir un genre de vie, qui lui ſoit agréable; il n'eſt point eſclave de la volonté de perſonne, il n'eſt point aſſujetti à la complaiſance; c'eſt un Souverain qui commande abſolument dans ſes Eſtats; c'eſt un Protée, qui change de forme comme de volonté, c'eſt un Coſmopolite qui ſe tranſporte facilement d'un climat dans un

au-

autre; il n'entend point à son départ les cris d'une femme affligée, il ne voit point ses enfans répandre de pleurs, il s'arrête où il veut, il séjourne où il se plaît, il fuit où il commence à s'ennuyer. *Ubi bonum ibi patria.* Dans les divers mouvemens qu'il se donne, tout lui est facile, il est bien venu par tout, il amene avec lui les plaisirs & les beaux jours.

TRAI-

TRAITÉ DU BONHEUR.

IV. PARTIE.

On peut être heureux dans toutes les conditions de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans l'exercice de la Magistrature.

C'Est un problême de sçavoir si l'homme de guerre est préferable au Magistrat, ou si le Magistrat

giſtrat doit être préferé à l'Homme de guerre, par les ſervices que l'un & l'autre rendent également à la Republique. Tite Live ſemble décider la queſtion en faveur du Magiſtrat; quand il dit au commencement du ſecond livre de ſes Annales. *Liberi jam hinc populi Romani res pace belloque geſtas, annuos Magiſtratus, imperiaque legum potentiora quàm hominum peragam.* Juſtinien en parle en ces termes dans la Préface de ſes inſtituts. *Imperatoriam Majeſtatem legibus armatam, armis decoratam eſſe oportet.* Quoi-qu'il en ſoit, rien ne me paroît plus grand, plus reſpectable, ny plus heureux ſur la terre, qu'un di-

digne Magiſtrat. C'eſt l'oracle des Dieux, c'eſt l'organe des Rois, c'eſt le dépoſitaire de leur volonté & de leur puiſſance, c'eſt le Patron des Loix & de la Juſtice; elle tient la balance d'une main & l'épée de l'autre, l'une pour marque de ſon équité, & l'autre de ſon pouvoir. *Cedant arma togæ.*

Celui que le Prince a élevé dans une place ſi honorable, ne doit plus être attentif qu'à en remplir dignement les devoirs, mais ſans faire une recherche exacte de toutes les obligations où s'engage le Magiſtrat, quand il veut ſe reveſtir de la pourpre de Themis, nous avons un modele devant les yeux qui nous l'apprendra

bien mieux par son exemple, que nous n'en serions instruits par les reflexions.

C'est son mérite seul qui l'a mis dans le poste qu'il remplit si glorieusement. Nôtre invincible Monarque, aussi judicieux que fortuné, dans le choix des Juges, à qui il confie la dispensation des Loix, a trouvé en lui tout ce que sa prudence pouvoit désirer, pour faire un excellent Magistrat.

La noblesse de son sang fut la caution de sa vertu; les dispositions heureuses qu'on remarqua dans lui, dés ses plus tendres années, tant du côté de l'esprit que du cœur, furent les prémiers fruits qui parurent de l'edu-

l'education élévée qu'on lui avoit donnée ; l'ardent amour qu'il a pour la justice, lui fit préférer la robbe à l'épée ; l'étude des belles lettres & l'application continuelle qu'il eut au travail, le rendirent en peu de tems capable des grands emplois. La plus importante charge de la prémiere Ville du Royaume vient à vaquer ; le choix du Prince lui donne la préférence sur vingt rivaux ; il est réçû aux acclamations du peuple & aux applaudissemens des étrangers ; il entre en possession de sa nouvelle dignité ; dés qu'il paroît dans son tribunal, on voit pâlir le vice, & la vertu reprendre son prémier éclat ; les tene-

bres de la chicane se dissipent, le tumulte des mécontens s'appaise, & toutes choses en peu de tems changent de face.

Tum pietate gravem, meritis si fortè virum quem
Conspexere, silent, &c.

Mais aprés avoir produit la tranquillité dans la Ville, en rétablissant le bon ordre, & redonnant la vigueur aux loix, ce digne Magistrat n'en sçauroit joüir lui-même; son vaste genie, la parfaite connoissance qu'il a de toutes choses le rendent necessaire pour l'éxécution des plus grands desseins de l'état; on lui donne la conduite des affaires les plus délicates, un

un autre en ſéroit accablé ; mais plus cet Atlas eſt chargé de ce poids glorieux, plus il fait paroître de fermeté & de zele ; on ne vid jamais un eſprit ſi laborieux ; un jugement ſi net, une pénétration ſi vive ; il eſt auſſi heureux dans ſes négociations, qu'éclairé dans ſes projets ; il ménage en même tems l'intereſt du Prince & le ſoulagement du peuple ; il conſacre tous ſes ſoins au bien commun, il a des reſſources inépuiſables dans la guerre comme dans la paix ; il a une affection particuliere pour les gens de lettres & protege également les beaux arts ; il eſt par tout auſſi agréable qu'utile, parce qu'il ſçait unir enſem-

ble la severité d'un Magistrat, avec la politesse d'un homme de qualité; il peut dire avec Caton. *Ita vixi, ut frustrà me natum non esse existimem.*

Avec des talens si rares; un Magistrat ne peut-il pas s'applaudir en lui même, & apres lui, ceux qui pourront imiter sa conduite; & doit-on douter que celui qui s'acquite si dignement de sa charge, ne soit parfaitement heureux, si de l'accomplissement de ses devoirs dépendent la seureté & la tranquillité publique?

CHA-

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans la profession des armes.

LA gloire eſt un des principaux ornemens de la vertu, dont le propre eſt de ſe produire aux yeux des hommes, comme celui du Soleil d'éclairer l'Univers; & comme elle en eſt auſſi la récompenſe, elle ne peut manquer de rendre heureux celui qui peut y parvenir.

C'eſt l'objet où s'attache ordinairement celui qui embraſſe la profeſſion des armes; j'entens la gloire qui eſt fondée ſur la juſtice, car

celui qui ne l'enviſage pas dans toutes ſes entrepriſes, & qui lui préfére honteuſement l'eſtime & la faveur des hommes, s'écarte en même tems de la véritable gloire.

La valeur ne ſuffit donc pas à un homme de guerre, pour acquerir la réputation de grand Capitaine, ſi elle n'eſt accompagnée de l'équité; il ne faut pas qu'il s'engage dans le party de ceux qui entreprennent injuſtement une guerre civile, on la fait avec bien plus d'honneur aux ennemis de l'état. La gloire qui a l'honneur pour objet, & que nous recherchons par un principe de raiſon, eſt immortelle, & la ſeule qu'un honnête homme

me doive ambitionner.

Les Grecs au siége de Troye, préférérent la sageſſe d'Ulyſſe à la valeur d'Ajax, lors qu'ils adjugerent au premier les armes d'Achille, dont ces deux Heros diſputoient avec autant de droit en apparence, l'un que l'autre.

Mais quand ces deux rares qualitez ſe rencontrent dans un même ſujet, elles élevent un homme au deſſus de la Sphere des autres, elles le couronnent de gloire & le comblent de bonheur.

En quelle eſtime eſt un grand Capitaine auprés du Prince dont il ſoûtient les interêts avec une noble vigueur? de quel œil eſt-il regardé des peuples, auf-

quels il ſert de rempart ? quelle terreur ne donne t-il point aux ennemis de l'état, quand il ouvre la Campagne à la tête d'une Armée formidable ? ne fait-il point auſſi l'admiration du Ciel, qui eſt le témoin de ſes actions héroïques ; lors qu'il tire l'épée pour la défenſe de ſa patrie, quand des voiſins liguez veulent envahir ſes Provinces ; car pour lors, il y a autant de pieté que de gloire à combattre pour ſon Roi, pour ſa religion & pour la cauſe publique.

Le ſupérbe monument que nôtre invincible Monarque a fait élever à la memoire d'un des plus grands Capitaines de nos jours, dans le lieu ſaint deſtiné pour la ſepulture des Rois,

Rois fera la preuve de ce que je dis ; voici comme en parle un célebre écrivain, dans un épitaphe qu'il a fait à sa loüange.

Turenne a son tombeau parmy ceux de nos Rois,
C'est le prix glorieux de ses rares exploits ;
On a voulu par là distinguer sa vaillance,
Afin qu'aux siécles à venir,
On ne fit point de difference,
De *porter la couronne, ou de la soûtenir.*

Le beau sexe a toûjours fait beaucoup d'estime des hommes vaillans, quoi-qu'il soit d'un naturel doux & paisible.

Venus, Déesse de la beauté, conçût de l'amour

pour Mars préferablement, aux autres divinitez du Ciel, parce qu'il étoit le Dieu de la guerre.

Pentheſilée Reine des Amazones, inſtruite par la renommée des fameux exploits d'Hector, en fut tellement épriſe, qu'elle vint le trouver au ſiege de Troye, où elle l'accompagna toutes les fois qu'il combattit les Grecs, s'efforçant de lui donner de l'amour, autant par ſa valeur, que par ſa beauté. Mais elle ne joüit pas longtems d'un plaiſir ſi doux; car s'expoſant ſans ceſſe aux plus grands dangers, pour mieux mériter l'eſtime d'Hector, elle perdit la vie dans un combat.

Talleſtris, autre Reine des

des Amazones, traverſa une grande étenduë de pays, pour venir joindre Alexandre, elle étoit accompagnée de trois cens Dames de ſa Cour, parées magnifiquement, & qui portoient leurs armes avec une grace merveilleuſe. Alexandre la reçut avec grande joye, & lui rendit tous les honneurs que méritoit une ſi aimable Princeſſe. Elle demeura treize jours avec lui, pendant leſquels, ces illuſtres Amans ſe donnerent toutes les marques d'une éſtime & d'une tendreſſe reciproque.

La Reine de Carthage ne ſentit de l'amour pour Enée qu'aprés qu'il lui eût raconté les belles actions qu'il avoit faites pendant la guerre de

Troye, & elle en étoit ſi charmée, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir extrême d'en entretenir ſa ſœur.

Anna ſoror, quæ me ſuſpenſam inſomnia terrent,
Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes,
Quem ſe ſe ore ferens! quam forti pectore & armis;
Credo equidem (nec vana fides) genus eſſe deorum, &c.

Agnes Soreau, dite la belle Agnes, ſous le regne de Charles VII. un de nos Rois, voyant ce Prince ſi paſſionné pour elle, qu'il abandonnoit le ſoin de ſon Eſtat pour lui faire l'amour, & que ſon courage s'amolliſſoit dans le plaiſir, elle lui dit un jour, qu'étant jeu-

ne

ne, un Aſtrologue lui avoit prédit qu'elle ſeroit aimée d'un des plus vaillans Rois de l'Europe, que quand le Roi lui avoit découvert ſon amour, elle n'avoit point douté qu'il ne fût ce brave Prince qui lui avoit été prédit; mais que le voyant s'aquitter ſi mal du gouvernement de ſon Roiaume, elle reconnoiſſoit bien qu'elle s'étoit trompée, & que ce Roi magnanime n'étoit pas lui, mais le Roi d'Angleterre qui faiſoit tant de conquêtes, & qui lui prenoit tant de Villes; ajoûtant qu'elle étoit reſoluë de l'aller trouver: le Roi fut tellement piqué de ce reproche, qu'il en verſa des larmes,

& prenant courage, il fit si bien, qu'un peu de tems il chassa les Anglois de la France.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Commerce.

DE tous les états de la vie, le Commerce est celui qui a le plus de commodités, & peut-être le plus d'agrémens; un Marchand qui vit avec honneur dans sa condition, qui ne vend, ni à faux poids, ni à fausse mesure, & qui se contente d'un gain legitime; trouve non seulement dés ce monde la récompense de sa probité, par la bonne réputation qu'il s'acquiert; mais il se prépare

pare un bonheur éternel pour l'autre, où Dieu rendra poids pour poids, & mesure pour mesure, à chacun selon le mérite de ses actions.

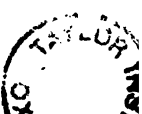
Je dis donc, que le commerce est la condition dans laquelle on peut vivre le plus à son aise & ou l'on est le moins borné; la circulation de l'argent, qui est l'ame de toutes les affaires, entrétient chez le Marchand l'abondance des choses, dont le Gentilhomme a bien souvent disette; la qualité est honnête, un Marchand parvient aux dignités de la Ville, & à tous les honneurs & privileges attachéz à sa condition.

Cet état convient à celui qui est naturellement curieux

rieux de la nouveauté, qui a de l'inclination pour le voyage, qui aime à voir differens païs, à ſçavoir les langues étrangeres, à connoître les mœurs de chaque nation, & c'eſt ſur les remarques qu'on fait dans les voyages que ſe forme la prudence.

En France, à la verité le négoce n'eſt pas dans la même ſplendeur qu'il eſt dans les autres états. Le Gentil-homme & l'Officier de Judicature ont le pas devant le Marchand; mais s'il leur cede cet avantage, il ſemble qu'il en ſoit dédommagé par le gain qu'il fait ſur ſes marchandiſes, & par l'eſpérance d'une fortune auſſi étenduë que celle des autres eſt bornée. La

La bonne foi eſt l'intelligence qui ſemble animer ce grand corps, que nous appellons le commerce. Et en effet, il n'y a point de richeſſes qui ſoient mieux acquiſes, que celles du Marchand; il a riſqué ſur les Vaiſſeaux, il a eſſaié la fatigue de pluſieurs longs voyages, il s'eſt expoſé à tous les dangers.



Impiger extremos currit mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per ſaxa, per ignes.

Enfin, il a été aſſez heureux de voir arriver ſes marchandiſes à bon port, il les vend, il les diſtribuë à prix raiſonnable à d'autres négocians; il ne lui faut qu'un jour

jour ou un vent favorable pour lui produire des tréſors. Dans quelle autre condition de la vie peut-on avoir de ſemblables eſperances.

Le Gentil-homme eſt contraint, pour vivre ſelon ſa condition, de ſe paſſer du revenu de ſon Fief & de ſa métairie; il croiroit déroger & s'avilir, s'il faiſoit quelque entrepriſe qui eût la moindre couleur du négoce, & il deviendroit en même tems le mépris & la riſée de toute ſa Province.

L'homme de guerre, qui ne veut acquerir que de l'honneur, ne ſe reſſent que très rarement des faveurs de la fortune; on ne fait pas tous les jours des priſes ſur les ennemis; il en coûte bien du

du ſang, & quelque-fois la vie, pour s'enrichir des dépoüilles d'autrui; l'homme de robe, qui ne veut ny vendre la juſtice, ni intereſſer ſa conſcience, n'a que les gages du Prince, & certains droits attribués à ſa charge, qui conſiſtent en très-peu de choſe, par rapport à ſa dignité, & à la dépenſe qu'il eſt obligé de faire pour la ſoûtenir.

On m'oppoſera le riſque attaché aux entrepriſes du négociant; l'infidelité de la mer, les banqueroutes, la peine des voyages, l'échéance des lettres de change, *&c.* qui peuvent ſouvent déranger le bonheur que je prétens établir dans cette profeſſion; mais je répons, que

que le Marchand partage avec les autres conditions de la vie, les malheurs communs à tous les hommes; & comme il n'eſt point d'établiſſement dans le monde, qui n'ait ſes inconveniens particuliers, comme il a ſes agrémens ordinaires; je perſevere dans mon opinion, qui eſt que de tous les états de la vie, le négoce ayant le plus de commodités, eſt celui dans lequel on peut rencontrer plus facilement le bonheur.

CHA-

CHAPITRE IV.

Du Bonheur dans la profession du Barreau.

APrés la dignité de la Magistrature, la profession du Barreau est l'employ le plus honorable, qu'un homme de mérite puisse exercer. Celui qui a reçû de la nature des talens propres pour y réüssir, peut disputer hardiment du bonheur avec ceux qui éclatent dans les autres conditions de la vie.

Il faut que celui qui veut embrasser cette profession, aime naturellement la justice, afin qu'il se porte de lui même à proteger l'innocence

ce opprimée, & à demander le châtiment du crime.

Un Avocat doit posſèder, non ſeulement la Juriſprudence, mais ſçavoir parfaitement l'hiſtoire, & connoître les beaux arts ; c'eſt à quoi Ciceron exhorte ceux qui veulent ſe diſtinguer au Barreau, dans ſon Traité de l'Orateur. *Ac meâ quidem ſententiâ nemo poterit eſſe omni laude cumulatus orator, niſi erit omnium rerum magnarum atque artium ſcientiam conſecutus, etenim ex rerum cognitione efflorescat & redundet oportet oratio.*

Si avec cette étenduë de connoiſſances il a en partage la délicateſſe de l'eſprit, la bonne grace du diſcours, la voix ferme, la memoire heureuſe, une politeſſe naturelle

relle, & qui n'eſt point étudiée, ce charme ſecret qui gagne les cœurs, & ce bonheur qui accompagne les entrepriſes, dont nous admirons tous les jours les effets, dans certaines gens, ſans en pouvoir découvrir la cauſe; il brillera ſans doute dans cet émploy auſſi glorieux qu'il eſt difficile; mais il eſt bien rare de trouver des hommes ſi parfaits, & c'eſt ce qui a fait dire à Ciceron dans le même Traité, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a peu de bons Orateurs. *Quamobrem mirari deſinamus, quæ cauſa ſit eloquentium paucitatis, cùm ex iis rebus univerſis eloquentia conſtet quibus in ſingulis elaborare permagnum eſt, horte-*

murque potius liberos noſtros, cæteroſque quorum gloria nobis, & dignitas cara eſt, ut animo rei magnitudinem complectantur.

S'il eſt naturellement porté à faire le bien, il aimera mieux défendre que d'accuſer, & obtenir l'abſolution de l'innocent que le châtiment du coupable; s'il eſt pris pour arbitre d'un different, il ſe ſervira autant qu'il lui ſera poſſible des voyes de la douceur pour le terminer; il traitera la choſe avec tant d'équité, que celui-là même qui ſuccombera lui aura obligation de ſon jugement.

Quoi-que j'aye avancé que l'Avocat doit plûtôt demander l'abſolution que le châ-

châtiment du crime, je ne pretens pas pour cela qu'il ne doive point ſe charger de la défenſe d'un criminel, il doit ſuivre en cela l'exemple de Phocion, rapporté par P[illegible]arque, qui étant un jour blamé d'avoir défendu en jugement la cauſe d'un ſcelerat. Pourquoi non (dit-il,) puiſqu'un homme de bien n'a pas beſoin qu'on le défende.

Un homme de ce caractere eſt eſtimé du Prince, aimé du peuple, écouté des Magiſtrats, & recherché des gens de bien; il ſert de modele à ceux de ſa profeſſion, il eſt le conſeil des familles illuſtres, il eſt l'appuy de la veuve & de l'orphelin; c'eſt une conſolation toûjours

prête pour ceux qui gemiſſent dans l'oppreſſion; c'eſt une reſſource pour ceux dont on a ravi les biens ou l'honneur; c'eſt un médecin qui guérit des maladies les plus déſeſperées.

Mais comme l'âge affoiblit les forces du corps, l'Avocat ne peut pas toûjours exercer ſa profeſſion avec la même vigueur. Aprés avoir été un foudre d'éloquence dans le Barreau, il devient un Oracle dans le conſeil; ſes conſultations ne ſont pas moins recherchées que ſes plaidoyers ont été courus. C'eſt un talent qui n'abandonne celui qui le poſſede qu'à la mort. C'eſt cet art dont parle un ancien. *Diſce puer artem quæ fracta navi*

navi eum domino enatet. C'eſt une honnête retraite pour celui qui a blanchi dans le Barreau, que la conſultation & l'interpretation des Loix. On ne peut rien ajoûter à ce qu'en témoigne l'Orateur Romain, quand il dit qu'il s'étoit à lui même préparé cette reſſource dés ſa jeuneſſe. *Senectuti verò celebrandæ, & ornandæ quod honeſtius poteſt eſſe perfugium quam juris interpretatio? Equidem mihi hoc ſubſidium jam ab adoleſcentia comparavi; non ſolùm ad cauſarum uſum forenſem; ſed etiam ad decus atque ornamentum ſenectutis, ut cum me vires deficere cœpiſſent iſta ab ſolitudine domum meam vindicarem.*

Outre tous les avantages

qu'un Avocat tire de l'honneur de sa profession, ne doit-il pas s'estimer trés-heureux de voir tant de familles tirées du précipice par son secours, lui devoir avec la restitution de leurs biens toute leur gloire & tout leur bonheur ?

CHAPITRE V.

Du Bonheur dans la profession des beaux Arts.

LEs Arts liberaux ne sont plus dans le mépris où ils étoient durant la barbarie des derniers siecles, principalement parmi nous, qui vivons sous un regne plus heureux ; & la France n'est pas moins cele-

celebre par la gloire des ſciences, que par la force des armes; les beaux arts y trouveront toûjours une protection ſeure, ſous la domination d'un Roi qui fait paroître tant d'amour pour eux au milieu des ſoins & des travaux de la guerre.

Ces arts nobles, ſans leſquels on ne peut entrétenir, ny la Majeſté des temples, ni la magnificence des Palais, contribuent par trop à l'ornement du Roiaume & à la gloire de ſes peuples.

Platon, le plus ſublime des Philoſophes, dit que l'homme ſeroit le plus farouche & le plus redoutable des animaux, s'il n'étoit rétenu par les loix, & ſi ſon eſprit n'étoit cultivé par les

beaux arts, qui non seulement le rendent capable de la societé civile, mais qui le font préſque ſemblable à Dieu.

En effet, ce ſont les beaux arts & la diſcipline des loix, qui ont fondé les Villes, & qui ſont la ſource de leur abondance & de leur félicité; ce ſont elles qui conſervent l'union & l'ordre parmi leurs habitans, & l'on voit qu'à meſure qu'elles y ſont en eſtime, les peuples augmentent en richeſſes & en reputation.

Les honneurs & les privileges que nos Rois ont accordés aux Profeſſeurs, & les Academies qu'ils ont inſtituées en pluſieurs endroits du Roiaume, avec des prérogati-

gatives extraordinaires, font voir que les Arts liberaux ne ſont pas moins conſiderés en France, que dans les autres païs, & que joüiſſant de cette liberté qui leur a donné le nom de liberaux, ils ſont en poſſeſſion du bien le plus conſiderable que puiſſe produire le bonheur.

La Sculpture, qu'on appelle la mere nourrice des beaux arts, éleve l'eſprit, par je ne ſçai quoi de merveilleux, qui ſurpaſſe la nature même, & qui annoblit la perſonne de ſes ouvriers, auſſi bien que la matiere de ſes ouvrages.

Socrate qui a été Sculpteur, avant que d'être Philoſophe, diſoit que cet art lui avoit enſeigné les prémiers pré-

ceptes de la Philosophie, & que comme la sculpture donnoit la forme à son objet, en ôtant les superfluitez ; de même, cette science introduisoit la vertu dans le cœur de l'homme, en rétranchant peu à peu toutes ses imperfections.

Seneque dit qu'il n'y a point de dépense plus loüable que celle qu'on fait pour acquerir des ouvrages de peinture ; parce que rien n'éleve tant le cœur que les portraits des grands hommes, & que ces images de la vertu de nos péres, sont autant d'aiguillons préssans, qui nous piquent & qui nous excitent à les imiter.

De là vient, que les Sculpteurs & les Peintres ont été

si fort honorez dans tous les tems, & que leur industrie étant au dessus des récompenses, il s'en est trouvé quelques-uns qui dédaignoient d'en recevoir, & qui consacroient aux Dieux tous leurs ouvrages, croyant que les hommes en étoient indignes.

Que peut-on penser de l'excellence des beaux arts & du bonheur de ceux qui les possedent; si la sculpture enrichit l'or même, & les pierres précieuses, & si l'on préfere ses ouvrages à ce que la terre a de plus rare; n'a-t-on pas sujet de dire que les Peintres sont inspirez par quelque divinité aussi bien que les Poëtes, & que pour donner la vie à des choses ina-

nimées, il faut être en quelque ſorte au deſſus de l'homme ?

Comment n'admirerions nous pas les prodiges d'une ſcience, dont les ouvrages ſacrez ſont faits avec une ſi profonde ſageſſe, qu'ils égalent en quelque ſorte la grandeur Divine, & qu'ils nous donnent chaque jour de nouvelles idées du reſpect que les hommes doivent avoir pour la divinité.

Les Sculpteurs & les Peintres donnent des Leçons aux plus grands hommes, par un langage viſible; ils plaiſent davantage que les Poëtes, ils repréſentent beaucoup mieux que les Hiſtoriens, & perſuadent plus que les Orateurs; parce que le cœur ſe laiſſe plûtôt gagner par les yeux

que

que par les oreilles, & que par une magie innocente, le passé devient present, & le spectateur se rend à lui-même la verité sensible.

C'est par cette raison qu'Aristote a dit que ces habiles ouvriers nous enseignent à former les mœurs par une methode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes, & qu'il y a des tableaux & des ouvrages de Sculpture aussi capables de corriger les vices que tous les préceptes de la morale.

Les témoignages honorables que nôtre invincible Monarque a donnez de son estime à leur sçavante Academie, est le plus glorieux titre de leur Noblesse, & la preuve la plus certaine du

bonheur de ceux qui s'y distinguent; il l'a logée dans son Palais, il y entretient des Professeurs, pour enseigner la jeunesse; il y propose des prix de tems en tems, pour exciter ses éleves à une noble émulation; & lors que quelqu'un s'est rendu capable de discerner les beautez de l'antique, & de profiter de l'imitation des grands Maîtres, il l'envoye à Rome dans l'Academie Royale qu'il y a instituée pour se perfectionner dans son art.

C'est ainsi qu'il prend soin de reconnoître le talent des hommes extraordinaires, & qu'au milieu des penibles fonctions de la Royauté, ce méme esprit qui anime ses

Con-

Conſeils, & qui commande ſes armées, conduit auſſi la ſtructure de ces ſuperbes édifices, qui ſurpaſſent la magnificence de l'ancienne Rome.

Il ſçait bien que plus le Prince fait de choſes dignes de l'immortalité, plus il eſt obligé de conſiderer ceux qui les rendent immortelles; que ſa vie étant une ſuite continuelle de triomphes, il doit proteger les illuſtres Ouvriers qui en forment les plus riches & les plus durables ornemens; & que ſi Ceſar aſſura ſes ſtatuës, en relevant celles de Pompée; il n'aſſurera pas moins les ſiennes en rehauſſant le mérite des beaux arts, & en contribuant à la fortune de ceux qui

qui érigent des monumens éternels à ſon honneur.

Je conclus qu'une profeſſion qui tire ſa naiſſance de Dieu même, qu'il a remplie de ſon eſprit, qu'il anime de ſa ſageſſe; que les Philoſophes, les Empereurs & les Rois ont exercée, qu'ils ont élevée par tant de prérogatives, & enfin que toutes les nations ont eſtimée dans tous les ſiecles, parmi celle du monde la plus polie, indépendamment des évenemens de la fortune, doit trouver en elle même le véritable bonheur.

CHA-

CHAPITRE VI.

Du Bonheur dans la vie Ruſtique.

PAr le ſimple mouvement de la nature, l'homme ſe porte à aimer les plaiſirs de la vie ruſtique ; il ſemble que nôtre premier Pere ayant pris naiſſance dans ce jardin délicieux, dont Dieu l'avoit rendu le maître dans le tems de ſon innocence, nous ait laiſſé une inclination ſecrette pour le ſéjour de la campagne, enſorte que quand nous y allons quelquefois pour nous délaſſer des fatigues de nos occupations ordinaires, nous y reſpirions, pour ainſi dire, nôtre air natal.

C'eſt

C'eſt ce qui fait que les grands qui bâtiſſent dans les Villes des maiſons ſuperbes, s'efforcent de les rendre ſemblables aux demeures des champs, par les jardins & les fontaines, dont ils les embelliſſent.

Nempè inter varias nutritur ſylva columnas,
Laudaturque domus longos quæ proſpicit agros.
Naturam expellas furca, tamen uſque recurret,
Et mala perrumpet furtim faſtidia victrix.

Horat.

Les anciens charmez des douceurs de la vie ruſtique, ont cru qu'il n'y avoit pas moins de divinitez ſur la terre que dans le Ciel, lors qu'ils

qu'ils ont honoré d'un culte égal Priape, le Dieu des jardins, Diane la Déeſſe des Foreſts, Flore, Pan, &c. Qu'ils y ont introduit des Nimphes & des Satyres, des Faunes & des Sylvains, comme s'ils euſſent prétendu que ces divinitez trouvoient le ſejour de la terre auſſi agréable que celui du Ciel.

De là ſont venus les illuſtres bergers qui quittant les Palais, & l'eſperance de la couronne de leurs peres, aimoient mieux goûter les plaiſirs purs & innocens de la vie champêtre, que de demeurer dans les Cours de ces Monarques envieux, qui portoient de toutes parts les horreurs de la guer-

re,

re, pour ſatisfaire les déſirs aveuglez de leur ambition.

Platon, Pythagore, Socrate, & la plûpart des anciens Philoſophes aimoient le ſéjour d'Athenes, à cauſe du commerce qu'ils y avoient avec les ſçavans; mais ils ſe plaiſoient encore davantage à voir l'émail des prairies, & à entendre le murmure des ruiſſeaux, ils prenoient un plaiſir extrême à contempler les ouvrages de la nature, & c'eſt à leurs méditations ſçavantes que nous devons une partie des connoiſſances que nous avons de ſes merveilles.

Les Poëtes qui nous ont donné pareillement de ſi beaux préceptes de Philoſophie, ne nous invitent-ils pas

pas à préferer les délices de la campagne à l'obſcruité des Villes.

Beatus ille qui procul negotiis,
(Ut priſca gens mortalium.)
Paterna rura bobus exercet ſuis,
Solutus omni fœnore.
Idem.

Heureux celui qui éloigné du tumulte de la Ville & de l'embarras des affaires, goûte à longs traits, dans le ſéjour agréable de la campagne, les douceurs d'une vie tranquille; il eſt ſemblable à ces prémiers hommes, qui vivoient dant l'âge plein d'innocence & de plaiſirs, que les Poëtes ont appellé par excellence, le ſiecle d'or; rien ne trouble la pureté

reté de ſon bonheur; il eſt content de l'heritage que ſon pere lui a laiſſé, il le cultive avec ſes propres bœufs, il n'emprunte rien de perſonne, & n'étant chargé d'aucune dette, il n'eſt agité d'aucune crainte. *Horat. lib. 1. epod.*

Il s'écrie dans un autre endroit.

O rus, quando ego te aſpiciam? quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Idem.

O aimable campagne! quand mes yeux verront-ils les charmes de ta beauté, quand mes affaires me permet-

mettront elles de quitter le tumulte de la Ville, pour joüir du silence de ta solitude, & pour lire avec plaisir ces excellens ouvrages de nos anciens ? quand viendront ces heureux momens de repos, où je pourray calmer mes ennuis, par la douceur d'un sommeil qui ne soit pas interrompu ?

Cet Autheur n'est pas moins agréable dans les reproches qu'il fait à son ami Fuscus Aristius, qu'il apelle par dérision *urbis amatorem.*

Tu nidum servas : ego laudo ruris amœni,
Rivos, & muſco circumlita ſaxa, nemuſque,
Quid quæris ? vivo, & regno, ſimul iſta reliqui,

Qua

Quæ vos ad cælum efferris rumore secundo.

Tu préferes le sejour de la Ville à celui de la campagne, & tu ressembles à ces oiseaux timides, qui n'osent quitter leur nid pour prendre l'essor; pour moi je me plais à voir couler un doux ruisseau, le long d'une verte prairie, il me divertit par le murmure qu'il fait en roulant sur ces petits cailloux, couverts de mousse, & la chasse est mon exercice ordinaire; enfin je goûte ici tous les plaisirs de la vie champêtre, & je m'y trouve plus heureux qu'un petit monarque; car je n'ay point cette passion vulgaire d'amasser des richesses, je les aban-

abandonne à vous autres, qui en faites l'unique objet de vos desirs.

L'Orateur Romain est dans les mêmes sentimens, quand il dit dans son traité de la vieillesse chap. 15. *Venio nunc ad voluptates agricolarum, quibus ego incredibiliter delector: quæ nec ulla impediuntur senectute, & mihi ad sapientis vitam proximè videntur accedere*, &c.

Je finirai par l'éloge que fait le Prince des Poëtes, de la vie rustique dans le second livre de ses Georgiques.

O fortunatos nimium sua si bona norint,
Agricolas! quibus ipsa procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.

C'eſt la marque d'un eſprit bien fait & détaché de toute corruption, que de rechercher la ſolitude, qui n'eſt jamais plus agréable qu'à la campagne; de même que Dieu, qui fait lui ſeul tout ſon bonheur, demeure toûjours avec lui-même; le Chrêtien ſemble atteindre en quelque ſorte à ce bonheur, lors qu'il préfere au bruit du monde la tranquillité d'une ſainte retraite. C'eſt là où il peut s'interroger lui-même, rappeller les déſordres de ſa vie paſſée, contempler l'état de ſa vie preſente, & ſe former une idée raiſonnable de celle à venir; cette converſation interieure lui ſera bien plus profitable que celle de ces mauvais plai-

plaiſans, que le vulgaire admire, & il trouvera beaucoup à travailler ſur lui, aprés quelques momens de réflexion; il faut qu'il éloigne de ſa memoire tous ces objets vains, & ces miroirs trompeurs, qui ne lui ont fait voir, pendant ſi long-tems que des illuſions & des menſonges, & dans ce parfait recueillement, s'uniſſant à Dieu ſeul; la grace lui fera goûter des plaiſirs bien plus doux que ceux auſquels ſon ame avoit été trop ſenſible.

TRAITE DU BONHEUR.

V. PARTIE.

On peut être heureux dans les differentes ſituations de la vie.

CHAPITRE I.

Du Bonheur dans l'adverſité.

AUtant que l'homme s'accoûtume aiſément aux faveurs de la fortune, autant il lui eſt difficile d'en ſupporter les fâcheux revers;

vers ; il ſe plaint dans l'adverſité de trois choſes qui lui ſont également ſenſibles.

La prémiere, c'eſt d'être privé des biens qu'il avoit acquis avec tant de peine, & conſervé avec tant de ſoin.

La ſeconde, c'eſt que la perte de ces biens lui ôte l'uſage des plaiſirs.

Et la troiſiéme, c'eſt de ſe voir déchu tout d'un coup des honneurs auſquels la fortune l'avoit élevé.

A l'égard de la perte des biens, je dis que l'homme ſage ne doit avoir aucun ſentiment qui ſoit oppoſé à la nature ou à la raiſon, car ce qui lui arrive de fâcheux dans les choſes qui ne dépendent pas de lui, n'eſt point

un mal ; qu'il corrige son opinion, il sera bien-tôt consolé, & trouvera tout son bonheur dans lui-même.

Les richesses possedent bien plus l'homme, que l'homme ne les possede ; quand il auroit toutes les mines d'or en sa disposition, il n'en seroit pas plus heureux, & il faudroit toûjours les quitter avec la vie, c'est pourquoi il doit s'en détacher volontairement, avant qu'il y soit contraint par necessité ; je ne dis pas que celui à qui la providence a donné des richesses, ne se serve des avantages qu'elles peuvent lui produire ; je lui défens seulement de les regreter avec tant d'amertume, lors que par quelque revolution

tion imprévuë, elles échapent de ſes mains ; ſi elles lui apartiennent legitimement, je conſens qu'elles occupent ſa maiſon, mais non pas ſon cœur ; celui-là eſt véritablement riche, à qui les richeſſes ne font point d'envie ; il ne faut pas qu'il attende qu'un accident, ou la mort, les lui raviſſe, il doit ſe les dérober, pour ainſi dire, à lui-même.

Il ne faut pas que celui qui gémit dans l'adverſité, regarde l'éclat des favoris de la fortune, mais plûtôt la miſere de ceux qui ſont encore plus malheureux que lui ; il doit préferer les délices de l'eſprit, aux plaiſirs ſenſuels du corps ; la pauvreté peut ſe convertir en richeſſes par

l'uſage de la frugalité; ne peut-on appaiſer ſa faim qu'à une table de trente couverts? ne ſçauroit-on étancher ſa ſoif que dans une coupe enrichie de diamans? ne peut-on habiter une maiſon ſi elle n'eſt bâtie de marbre? eſt-il beſoin qu'un habit ſoit brodé d'or pour nous défendre des injures du tems?

Il eſt bien plus avantageux de rechercher les richeſſes de la vertu, qu'aucune diſgrace, ni le trépas même ne nous ſçauroient ravir. Pourquoi ſe plaindre de la pauvreté, ayant dans nôtre cœur le Roiaume de Dieu? le Souverain bien eſt dans celui qui poſſede tous les autres; pour mépriſer ceux de la fortune, il faut penſer ſouvent à la mort. L'hom-

L'homme a un penchant naturel pour les plaiſirs, dés que l'adverſité les écarte de ſa maiſon, il en devient inconſolable. O inſenſé! tu les regrettes tous les jours, voudrois-tu courir encore avec les jeunes gens, aprés ce poiſon agréable qu'ils prennent pour le vrai bien? n'eſt-il pas tems de reconnoître que tu as negligé les choſes précieuſes, pour te livrer tout entier à tes ſales déſirs? rentre en toy-même, & ſi tu as une ſi grande ſoif du plaiſir, conſidere que Dieu t'en prépare dans le Ciel qui dureront une éternité; voudrois-tu pour une joye paſſagere te priver d'une felicité ſi étenduë? où eſt ta raiſon? vois le Ciel & ſes bien-heu-

reux habitans. Autrefois sur la terre ils trempoient leur pain avec leurs larmes, ils enduroient la pauvreté, ils couchoient à l'injure de l'air, ils passoient la nuit en prieres, ils se privoient de tous les divertissemens, ils se sont ouvert le chemin du Ciel au travers du fer & de la flâme, des tyrans & des bourreaux. Regarde l'enfer & la multitude desesperée des demons ensevelis pour jamais dans ses abîmes; ils ont embrassé autrefois les faux plaisirs, ils reconnoissent maintenant le tort qu'ils ont eu; contemple avec horreur ces affreux objets, & fais ton bonheur de leur infortune.

On ne doit pas plus regreter la perte des honneurs que celle

celle des richeſſes & des plaiſirs. Le titre d'Empereur même n'eſt rien en comparaiſon de la qualité d'enfant de Dieu. Remonte à ton origine, Chrêtien, ſoûtiens les avantages de ta nobleſſe, regarde avec mépris les vanitez de la terre. Si la miſere qui eſt attachée à la dignité des Monarques, étoit pleinement connuë des hommes, ils ne combattroient pas avec tant d'ardeur pour la gloire de regner, il y auroit plus de couronnes que de Rois; de quoi te ſerviront les vains honneurs d'ici bas pour ton ſalut, lorſqu'il te faudra comparoître devant le tribunal de la juſtice de Dieu? ſonge plûtôt à vivre d'une maniere ſi ſainte, que tu

puisses te ressentir des effets de sa miséricorde; celui qui est humilié parmi les hommes, sera glorifié parmi les Anges.

CHAPITRE II.

Du Bonheur dans l'oppression.

LA patience est la plus nécessaire de toutes les vertus, parce qu'il n'y en a point qu'il faille mettre plus souvent en usage. *Melior est vir patiens viro forti. Eccl.* C'est elle qui nous apprend à supporter avec beaucoup de fermeté d'ame & d'égalité d'esprit, la perte des biens, la persécution, les maladies, & toutes les autres afflictions.

La

La vie de l'homme eſt une perpetuelle guerre ; car il ne ſe paſſe aucun jour où il ne lui faille ſoûtenir quelque combat ; s'il manque d'ennemis au dehors, il a au dedans des paſſions qui le tyranniſent. Nous commençons la vie par des larmes, *Suſpiramus gementes & flentes in hac lacrymarum valle.* On a vû pluſieurs hommes qui n'ont jamais ri, on n'en a point vû qui n'ait jamais pleuré. Pour fortifier nôtre courage contre la puiſſance de nôtre ennemi, il faut appeller Dieu à nôtre ſecours, il ne nous ſera pas difficile de remporter la victoire, s'il veut embraſſer nôtre défenſe. *Quia tu es Deus fortitudo mea.* Toutes les puiſſances des

hommes unies enſemble, ont moins de force contre Dieu, qu'un foible roſeau contre l'impetuoſité des vents ; la mort même n'a rien d'affreux pour celui qui eſt dans ſa grace, n'étant qu'un paſſage pour les juſtes à la béatitude éternelle, & s'il eſt vray que l'homme ſaint parle à Dieu avec cette confiance ; quand je marcherois parmi les ombres de la mort, je n'apprehenderay rien, Seigneur, tant que vous ſerez avec moi. Il craint encore moins les demons, portant dans ſon ſein celui devant qui ils tremblent ; puiſque l'Ecriture ſainte nous apprend en pluſieurs endroits, que le cœur du juſte eſt le temple de Dieu.

Mal-

Malheur à celui qui n'a jamais éprouvé de mauvaise fortune ; les Medecins disent qu'il n'y a rien de si dangereux que d'avoir trop de santé, & les matelots se défient d'un trop grand calme. Si nos ennemis nous persecutent, il faut les combattre par la patience & par le mépris ; il n'est point de victoire sans combat, & sans victoire il n'est point de triomphe ; s'il a été nécessaire que le Sauveur du monde ait souffert pour entrer dans le Roiaume de sa gloire ; pouvons-nous prétendre d'y avoir part, si nous ne nous rendons icy bas les imitateurs de ses souffrances ? La vertu consiste à faire le bien & à endurer le mal. Les marques de la vertu, sont

ſont la réſignation à la volonté de Dieu, la patience dans l'oppreſſion, & la charité envers nos ennemis.

Le ſage ſouffre ce qu'il ne peut empêcher, ſi quelqu'un attaque ſon honneur ou ſa fortune, il lui pardonne, à l'imitation du Pere Eternel, qui fait luire le Soleil ſur les juſtes comme ſur les pecheurs; il ne s'étonne pas qu'un perfide faſſe de mauvaiſes actions, il ſçait bien qu'où il y a des hommes, il faut qu'il ait des méchans, & que Dieu ſe ſert bien ſouvent de leur extravagance ou de leur malice pour éprouver la vertu des autres.

Dans le tems de la perſécution, il ne faut pas que le Chrêtien ſonge au mal qu'il ſouf-

ſoufire, mais à celui qu'il a fait ; s'il veut ſe rendre juſtice, il reconnoîtra que ſes fautes meriteroient une punition plus rigoureuſe. Dieu ne châtie le pecheur que pour le corriger ; il reſerve à de plus grands maux ceux qu'il épargne ; celui qui ſe laiſſe abattre dans l'oppreſſion, peut-il connoître ſa vertu ? Le Chrêtien qui conſole ſi ſouvent ſes amis dans l'affliction, ſe refuſera t-il à lui même les remedes, dont il ſoulage les autres ? Si nous avons tant de reconnoiſſance pour le medecin qui met le feu à nôtre playe, afin de nous ſauver la vie ; ſi nous payons ſi libéralement ſes viſites, ne devons-nous pas rendre graces à Dieu,

&

& nous croire bienheureux, lors qu'il nous bleſſe pour nous guerir; C'eſt une erreur de croire un mal, ce qui eſt un reméde. La perſeverance eſt le couronnement de toutes les vertus; on promet des lauriers à ceux qui entrent dans la carriere, mais on ne les accorde qu'au victorieux. Pardonnons genereuſement à nos ennemis, abandonnons la vengeance au Seigneur, & pour adoucir nos bleſſures & nous conſoler dans nos peines, écoutons ce que dit l'Ecriture ſainte à ceux qui gemiſſent ſous le poids de leurs afflictions.

Heureux ceux qui endurent perſecution, parce que le Roiaume du Ciel leur appartient. Vous

Vous êtes heureux lors que les hommes vous haïſſent, vous perſecutent, & vous calomnient à cauſe de moy.

Réjoüiſſez vous alors, car la récompenſe qui vous eſt préparée dans le Ciel eſt grande.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans la captivité.

LA liberté eſt un avantage naturel & ſi précieux à l'homme, que dés qu'il vient à la perdre de quelque maniere que ce ſoit, il croit être tombé dans le plus affreux de tous les précipices.

Ce-

Cependant, lors qu'il eſt revenu de l'étourdiſſement de ſa chûte, il s'apperçoit de la fauſſe idée qu'il s'étoit faite de ſon mal, & s'acoûtumant inſenſiblement à ſon état, il trouve en lui-même des reſſources, dont il ne ſe ſeroit jamais crû capable.

Il n'arrive point de malheur effectif à une ame courageuſe, non pas que ſa conſtance lui donne un caractere d'inſenſibilité, mais parce qu'elle ſurmonte plus facilement qu'une autre les maux inévitables. Comme elle ſçait que tout cela vient de la main de Dieu, ou pour la punir de quelque faute, ou pour éprouver ſa vertu, elle le reçoit avec réſignation, & lui rend graces, ou d'un châ

châtiment ſi doux, ou du mérite de ſes ſouffrances.

Le captif doit conſiderer ſes chaînes comme un inſtrument, dont la grace ſe veut ſervir pour le retirer de l'eſclavage du peché, & ſe conſoler ſur l'exemple de Jeſus-Chriſt même, qui s'eſt vû lier les mains, & conduire, quoi qu'innocent, au plus infame de tous les ſupplices.

La majeſté des Rois n'a pas été exempte de la captivité, il y en a même pluſieurs qui n'en ſont ſortis que par une mort encore plus ignominieuſe.

C'eſt donc une diſgrace qui peut arriver à tous les hommes, & perſonne n'ignore qu'il y a tres-peu de diſtance

distance entre l'élevation & la chûte, entre l'abondance & la pauvreté, entre la joye & la triſteſſe, entre la vie & le trépas.

La vertu languit par l'indolence dans la proſperité, mais elle éclate par la patience dans l'adverſité ; c'eſt un ſpectacle digne de la préſence de Dieu, qu'un captif qui lui conſacre ſa liberté & ſa vie ; avec qu'elle joye voit-t-il cette ame forte triompher d'elle-même & de ſes afflictions. *Spectaculum* (dit l'Apôtre) *facti ſumus Deo, Angelis, & hominibus.*

On trouve à plaindre celui qui eſt réduit dans la captivité ; ſes amis s'en affligent, ſes parens s'en déſeſperent ; que fait il pendant ce tems-

là ?

là? il se réjoüit, il s'estime heureux d'avoir trouvé une occasion d'exercer son courage, & de signaler sa patience.

Il ne faut pas s'abbatre dans la captivité, non plus que dans toute autre infortune de la vie; car si nous faisons d'abord une vigoureuse resistance, le prémier effort de la tempête étant rompu, la victoire est à nous, & nous remarquons ensuite qu'il n'y avoit rien de terrible dans nôtre malheur, que l'opinion que nous en avions conçüe.

Il y a une infinité de gens qui endurent volontairement la pauvreté, l'ignominie, la trahison, & les autres calamitez de la vie. Il n'est donc

donc pas naturel aux autres de s'en affliger extraordinairement; il n'y a point d'accident qui ne devienne supportable par la constance, ny de douleur qu'on n'appaise par le secours de la raison; il faut tâcher de ne pas faire les maux plus grands qu'ils ne sont, par son impatience, car on n'est malheureux qu'autant qu'on se l'imagine.

Si la captivité ne pouvoit s'adoucir que par une douleur continuelle, je conseillerois à un esclave de pleurer nuit & jour, de se fraper la poitrine, & de s'arracher les cheveux; mais si tout cela est inutile, il doit s'armer de constance dans son malheur; on blame le Pilote qui aban-

abandonne ſon gouvernail au moindre coup de vent, ou a l'impetuoſité de la premiere vague; au lieu que celui qui meurt le gouvernail en main, enſeveli glorieuſement dans les ondes, mérite qu'on admire ſon courage.

Il eſt conſtant que ſi le captif veut rapporter toutes ſes peines à la volonté de Dieu, il rendra ſon joug tres-heureux, il briſera ſes chaînes par l'effort de ſon amour; libre dans ſa captivité, il donnera des loüanges au Seigneur. *Dirupiſti vincula mea Domine, hoſtiam laudis ſacrificabo.*

CHAPITRE IV.

Du Bonheur dans l'exil.

L'Amour que tous les hommes ont naturellement pour leur païs, leur fait regarder les Provinces qui en ſont éloignées, comme un ſéjour déſagreable, & leurs habitans, comme des peuples ennemis de la ſocieté. C'eſt ce qui fait que celui que le Prince envoye en exil, pour avoir commis quelque action préjudiciable à l'honneur ou à l'intereſt de l'Eſtat, a beaucoup de peine à quitter ſon lieu natal, & à ſe ſeparer de ſes anciennes habitudes; cependant cette diſgrace n'eſt pas irréparable non

non plus que les autres, ſi on y veut apporter du remede.

Pour retirer de l'utilité de ſon éxil, il y faut ajoûter un détachement volontaire de toutes ſes affections; rien n'empêchera l'éxilé d'être heureux, ſi n'étant plus en la compagnie des méchans, qui ont été le ſujet, ou les complices de ſa faute, il veut s'attacher uniquement à Dieu; n'ayant plus devant les yeux ces objets qui ont ſéduit ſon innocence, il recouvrera facilement ſa liberté naturelle; & dans l'oubly des choſes qui l'ont porté à violer les loix, il goûtera les douceurs d'un véritable repos, caché dans ſa ſolitude & dans un pro-

fond recueüillement, il recevra les consolations de la grace. Dieu se plaît où les créatures n'habitent pas. *Clamabit ad me & ego exaudiam eum, cum ipso sum in tribulatione.*

Rien n'est plus dangereux pour les mœurs que la frequentation de ces voluptueux, dont le monde est remply ; on ne sort jamais de leur compagnie avec des sentimens purs, nôtre ame n'est pas à l'épreuve de leurs enchantemens, elle se laisse aisément corrompre par le mauvais exemple ; d'une legere faute, on passe à une plus grande, on se relâche, on s'amollit, un ami dans la prosperité éveille nôtre ambition & nous inspire aisément

ment l'amour des richeſſes, le recit d'une bonne fortune nous excite à l'impureté, la vûë de l'avarice refroidit les ſentimens charitables que nous avions pour nôtre prochain, tout conſpire pour nous faire quitter le ſentier de la vertu, les filets de la volupté ſont tendus de toutes parts. Qu'un homme ſe retire pendant quelque tems dans ſa maiſon pour être ſeul, il vit ſans inquietude, il ne craint ny le vent ny l'orage; arrive-t-il une affaire qui l'en faſſe ſortir, il ſe lie avec des gens adonnez aux plaiſirs, des femmes ſurviennent, on fait une partie, on ſe met à table, inſenſiblement la débauche s'allume, en ſorte que le reclus étant ſorty de

chez lui tres-innocent, il y rentre ſouvent tres-coupable; il ne s'apperçoit de cette faute, que lors qu'il ſe retrouve dans ſa ſolitude.

Si l'éxilé veut ſe conſoler aiſément d'être ſéparé du commerce des hommes, il n'a qu'à contempler du haut de ſa priſon le triſte état des affaires du monde, il verra les bois inveſtis par les voleurs, la mer couverte de pirates, la guerre allumée entre toutes les puiſſances de la terre, les campagnes jonchées de morts, les rivieres teintes de ſang, le vice triompher de la vertu, l'innocence opprimée aux yeux même de la juſtice; alors il s'écriera, *Mihi mundus carcer eſt, & ſolitudo Paradiſus.*

Les

Les hiſtoires nous apprennent qu'une infinité d'illuſtres perſonnages ſe ſont volontairement éxilez de leur patrie pour chercher dans les deſerts les douces conſolations de la grace, & s'adonner entierement à l'amour de Dieu; qu'ils ont renoncé au monde & à toutes ſes vanitez pour ſe préparer plus facilement aux approches de la mort; ſi ces âmes ſaintes en ont uſé de la ſorte; que doit faire un coupable qui s'eſt attiré la peine de ſon éxil par ſon peché, il ne doit pas l'enviſager comme un mal, mais comme un remêde, dont la providence s'eſt voulu ſervir pour le guerir de ſes attaches criminelles, & le faire entrer dans

le ſein de ſa véritable patrie; qui eſt le Royaume du Ciel.

CHAPITRE V.

Du Bonheur dans la maladie.

L'Attache que l'homme a naturellement pour la vie, fait qu'au moindre accez de fiévre, dont il eſt attaqué, la penſée de la mort commence à lui donner de l'épouvante; ſi ſa maladie devient dangereuſe, ſes inquiétudes redoublent à proportion; ſi elle eſt deſeſperée, l'incertitude de ſon ſort, la perte du jour, des honneurs, & des plaiſirs, ren-

rendent ſon eſprit inconſolable. *Circumdederunt me dolores mortis & pericula inferni invenerunt me.* On a de la peine à ſe perſuader qu'un homme attaqué d'une maladie mortelle, environné d'une troupe de Medecins, alarmé du partage de leurs ſentimens, étourdy des cris & des gémiſſemens d'une famille déſolée, attendry à la vuë de ces objets ſi cheris, qu'il faut quitter pour toûjours; qu'un homme, dis je, en un état ſi déplorable puiſſe être parfaitement heureux; pour comprendre comment cela ſe peut faire, il faut diſtinguer l'ame d'avec le corps; le corps à la verité, peut-être en proye aux plus cruelles douleurs d'une ma-

ladie; mais c'eſt dans ces afflictions que la joye de l'eſprit éclate le plus; car quoi qu'il ſoit attaché à cette chair mortelle, étant néanmoins d'une nature plus forte, il ſçait en quelque façon la tranſformer en ſoi même, principalement ſi la grace ſeconde ſes efforts; de là vient que nous voyons des hommes véritablement pieux recevoir la mort avec plus de joye, que d'autres n'en ont dans un feſtin.

Dieu a rendu la mort effroiable à tous les hommes, de peur qu'ils ne ſe la donnaſſent à toute heure, car ſi nous voyons de tems en tems des malheureux qui s'ôtent la vie, que ſeroit-ce ſi la mort n'avoit rien de formi-

dable?

dable? toutes les fois qu'un ſerviteur auroit été battu de ſon maître, un enfant de ſon pere, qu'une femme ſe verroit maltraitée de ſon mari, qu'un homme auroit perdu tout ſon bien, on les verroit tous courir à la corde, aux poignards, aux précipices, & au poiſon; mais l'horreur de la mort nous rend la vie d'autant plus chere que les Medecins n'ont point de remêde contre ſes atteintes.

Contra vim mortis non eſt medicamen in hortis.

Pour avoir moins de frayeur de la mort, il faut qu'un Chrêtien s'y prepare de bonne heure, en nettoyant ſouvent ſa conſcience du peché

qui en eſt la cauſe ; car il n'eſt pas tems d'apprendre à mourir quand il faut ceſſer de vivre ; s'il entretient ſon ame dans cet état de pureté & d'innocence, la mort ne lui paroîtra pas ſi affreuſe, il la regardera comme un paſſage à l'éternité ; toute inéxorable qu'elle nous ſemble, il eſt certain qu'elle conſole autant les juſtes qu'elle épouvante les pecheurs ; il faut la conſidérer comme nôtre libératrice, qui tirant nos ames des priſons de la chair, les fait joüir d'un bien qu'elles ne peuvent poſſeder ni comprendre, tandis qu'elles y ſont captives. On remarque parmi les anciens, tant d'excellens perſonnages qui l'ont aimée plus que la

vie.

vie. Depuis Jesus-Christ combien de martyrs ont chanté des loüanges à Dieu, entre les bras de la mort? ſes effets ne ſont pas ſeulement avantageux, mais le ſouvenir en eſt très ſalutaire; il eſt auſſi propre à préſerver nos ames du vice, que le ſel eſt capable de garantir nos corps de la corruption du tombeau. *Optima Philoſophia mortis meditatio.*

Dieu a voulu que l'heure de la mort ait été incertaine, afin que chacun ſe tînt ſur ſes gardes & fût toûjours prêt à ſortir de ce monde, quand ſon heure ſeroit venuë, c'eſt-à-dire en état de comparoître devant le tribunal de ſa juſtice, pour lui

rendre un compte exact de toutes ſes actions.

Veillez, parce que vous ne ſçavez ni le jour ni l'heure que le maître de la maiſon arrivera, le ſoir, à minuit, ou au chant du cocq; prenez garde qu'il ne vous trouve endormis, lors qu'il viendra tout d'un coup pour vous ſurprendre.

C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin exhorte le pecheur à faire une prompte penitence, & à ne pas dire, je commencerai demain à bien vivre; Dieu vous a promis (dit-il) de vous pardonner; mais perſonne ne vous a garanti que vous vivriés demain, ſi vous avez mal vécu, commencez aujourd'hui à bien vivre. Inſenſé, on vous

ôtera

ôtera la vie cette nuit ; je n'ajoûte pas que deviendront les biens que vous avez ? mais que deviendrez-vous vous même, après la vie que vous avez menée ?

Et dans un autre endroit, il dit au Chrêtien pour le conſoler : Celui qui eſt attaqué d'une maladie ou de quelque autre affliction, ne ſçauroit rien faire de mieux que de rentrer dans le ſecret de ſon cœur, d'appeller Dieu à ſon ſecours, dans ce lieu caché, ou perſonne ne void celui qui gemit, ni celui qui conſole ; de fermer l'entrée de ce lieu à la triſteſſe qui pourroit l'attaquer exterieurement, de s'humilier par l'aveu de ſon peché ; enfin de loüer & de glorifier le Seigneur. Si

Si le malade eſt pénétré de ces ſentimens, & qu'il ſouffre patiemment ſes douleurs pour l'amour de Jeſus-Chriſt, & pour expier ſes fautes ; il ne faut pas douter qu'il ne puiſſe être heureux dans ſa maladie ; mais encore à l'heure de ſa mort.

CHAPITRE VI.

Du Bonheur dans la mort.

Dieu ayant créé l'homme innocent, lui avoit deſtiné l'immortalité, & ne l'a condamné à mourir que par un juſte châtiment de ſa déſobéïſſance & de ſon peché. Or comme c'eſt le peché qui a fait entrer la mort dans, le mon-

monde, le Chrêtien n'en ſçauroit concevoir aſſez d'horreur, & doit demander tous les jours à Dieu qu'il le préſerve de la mort dans le peché, qui eſt le comble & la conſommation de tous les maux. Il faut que la penſée de la mort, qui eſt ſi amere, lui ſoit toûjours préſente, afin qu'elle puiſſe le détacher des vains plaiſirs de cette vie; le rendre humble & moderé dans la proſperité, patient & courageux dans l'affliction, vigilant & appliqué aux bonnes œuvres. *O! mors, quàm amara eſt memoria tua.*

Comme le tems de la mort eſt inconnu à l'homme, & qu'il eſt averti qu'elle le doit ſurprendre au moment

qu'il n'y pensera pas, il doit s'y preparer à toute heure, & vivre chaque jour, comme si c'étoit le dernier de sa vie, prévenant par une séparation volontaire, & en mourant tous les jours à quelqu'une de ses inclinations, le coup fatal par lequel la mort le détachera de toutes les choses de cette vie.

L'homme ainsi attentif & vigilant sur soy-même, meurt pour l'ordinaire de la mort heureuse & tranquille dans le Seigneur, qu'on appelle la mort des justes.

Les approches de la mort sont plus terribles que la mort même; si nous pouvions éloigner de nôtre esprit l'idée & l'horreur naturelle que nous en avons,

nous

nous évitorions ſans doute la principale partie du mal, & nous nous la rendrions moins affreuſe. C'eſt pourquoy, afin de ſupporter patiemment ce qu'elle a de plus rigoureux. Il faut d'abord ſe reſigner à la volonté de Dieu, car pour ce qui eſt du ſentiment de la mort, comme l'eſprit eſt déjà en quelque façon détaché du corps il eſt à croire que celui-cy ne ſent plus rien, & que l'homme eſt alors comme ſtupide, la nature ayant aſſoupy toutes les parties ſenſibles; & les ayant renduës incapables de ſouffrir.

Le malade condamné à la mort doit demander à Dieu le don de la perſéveranee finale, ſans lequel tous ſes

autres dons ſont inutiles pour le ſalut; il faut qu'il le faſſe avec tremblement & avec crainte, & cependant avec un ferme eſpoir que Dieu ne privera pas des biens éternels ceux qui marchent dans l'innocence, & qu'il les fera participans de ſa gloire, aprés les avoir ſauvez par ſa miſericorde.

Il ſe mettra en la préſence de Dieu, ſoumis à ſa volonté, & reſolu de mourir, il lui demandera la grace d'une ſainte mort par la mort précieuſe de Jeſus-Chriſt, & non dans la confiance de ſes propres mérites, c'eſt-à-dire de mourir penitent, humble, détaché de ce monde, reconcilié avec ſes ennemis, offrant volontairement à Dieu

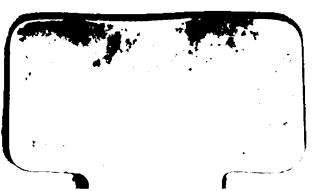
Dieu le ſacrifice de ſa vie, fortifié de ſes graces, purifié par ſes ſacremens, pénetré de reconnoiſſance pour tous ſes biens-faits, remply de foy & tout ardent d'amour, heureux au milieu de ſes ſouffrances, il ne craindra point la mort, au contraire il la déſirera, il regardera le Ciel avec une ſainte impatience d'y arriver. Ce vaiſſeau ſi long-tems battu de l'orage aſpirera d'entrer dans le port, cette ame fatiguée des ennuis de ſa priſon, s'écriera, quand joüiray-je de vous; ô mon Dieu; quand vous verray-je face à face, quand feray-je dans le lieu où l'on vous aime, ou l'on vous benira pendant toute l'éternité? Helas! que mon

exil est long: qui me délivrera de ce corps de mort? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, volabo & requiescam?* Qui me donnera des aîles, comme à la colombe, afin que je vole au lieu de mon repos éternel?

Si les Socrates, les Seneques, & tant d'autres Payens ont envisagé la mort avec joye; si Caton a dit la désirant: *præclarum illum diem cùm ad illud animorum concilium, cœtumque proficiscar, & cùm ex hac turba & colluvione discedam.* Que doit faire le Chrêtien, dont la destinée est si differente? ne faut-il pas qu'en cet état il s'écrie à haute voix? Ayez pitié de moy Seigneur, suivant l'étenduë de vôtre miseri-

ſericorde? Dieu effacera toutes les ordures de ſon iniquité; il le remplira de conſolation & de joye, & toutes les puiſſances de ſon ame abbatuës & humiliées par la contrition, tréſſailliront d'allegreſſe, aprés le pardon de ſes offenſes. *Pretioſa in conſpectu Domini mors ſanctorum ejus.*

F I N.

J. Rodenkowski
27.5.1948
[ZAH.]

874062